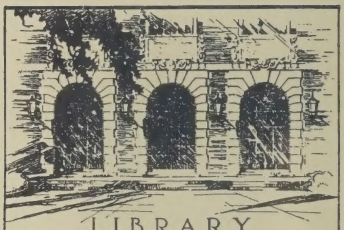

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8
A167
v.5-8

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lalphabetdeslett58unse

LE CHAUDRON DE CUIVRE

Copyright by Raymond Escholier, 1925

L'ALPHABET DES LETTRES

LE CHAUDRON DE CUIVRE

PAR

RAYMOND ESCHOLIER

E

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

840.8
AL67
v. 5-8

I

Le silence du dehors, ce silence que la neige étendait sur les champs nivelés, envahissait la pièce aux poutres noires.

Assise devant le feu, la Brouchague accrochait aux deux bouts d'une branche de frêne, terminés chacun en forme de croix, le fil roulé sur ses fuseaux. Sans lassitude, avec une régularité mécanique, elle tordait ces écheveaux gris, si longs et si solides que, lorsqu'il faut transporter un mort dans le lointain cimetière, on les glisse sous le cercueil qu'on mène par les chemins difficiles, les épaules des hommes passées dans les écheveaux raidis.

La Brouchague s'interrompit pour aller regarder à la fenêtre ; mais, dans la campagne floconneuse, rien de vivant n'apparut.

Alors, la Brouchague revint, la mine soucieuse, ramenant en avant son serre-tête : des bandelettes blanches qui retenaient sa coiffure d'indienne et se croisaient sur le front jusqu'à la racine des cheveux.

Avant de se remettre aux écheveaux, la femme jeta un coup d'œil au repas du soir, rassembla autour du pot de terre de grosses braises incandescentes, brillantes comme des yeux dans le velours des cendres.

Au coin de la cheminée, le vieux Brouchac se chauffait aussi, sans mot dire. Sa belle-fille, sa *nore* semblait ne pas se douter de sa présence. Tous deux, avec de petits hochements de tête, de muets mouvements de lèvres, poursuivaient leur conversation intérieure, aussi isolés que s'ils dormaient l'un près de l'autre, agités de songes différents.

Le vieux, courbé, se rapprochait toujours davantage du feu, grillant son ample

costume roux, qui finissait par lui brûler la peau. Alors, il retirait les jambes, rejetant en arrière sa face rude, dont les poils gris et courts s'enfonçaient dans la profondeur des rides comme la paille des guérets dans les sillons.

Une bonnette en forme de longue bourse lui battait les oreilles à chaque mouvement. Ses cheveux s'en échappaient, durs et raides aussi; ses yeux clignaient sournoisement parmi tout ce hérissement de crin, qui pointait jusque dans la profondeur du col.

Longuement, la Brouchague regarda les grands rideaux aux dessins disloqués qui enveloppaient tout entier le lit de leurs plis mous d'étoffe usée. Une chaise poussée contre le chevet les maintenait hermétiquement clos. Il y avait là un malade : Francézou, un enfant de six ans, le dernier de la Brouchague, le seul vivant des cinq enfants qui lui étaient nés.

Le lit semblait vide, tellement tout restait immobile derrière les rideaux retombés.

Pourtant, par intervalles, une plainte

traînait, longuement lamentée; mais elle venait d'un contrevent disjoint que le vent balançait sur son unique gond.

Près du lit, la pendule, dans sa haute gaîne de bois, tapait une mesure un peu fêlée, qui rendait le silence plus inquiétant et plus lourd.

Derrière les carreaux ternis, les flocons pressés et menus dansaient; quelques-uns arrivaient par la cheminée, devant les pierres que la suie tapissait d'une mousse noirâtre; ils voltigeaient, paraissaient ne savoir où se poser, effleuraient enfin un charbon rouge, et s'évaporaient aussitôt avec un frémissement léger.

La bonnette du Brouchac s'agita sur son dos, tandis qu'il marmottait :

— En danger de nous faire tomber le toit sur la tête, si ça continue de descendre d'aussi bon appétit.

La Brouchague, qui prenait dans une corbeille de paille posée à ses pieds un autre fuseau, eut un haussement d'épaules, pour montrer combien c'était bête, de la

part du vieux, d'aller douter de la solidité du toit.

Comme si une maison croulait pour quelques poutres rompues sous les toiles d'araignées du grenier! Et puis, une belle grâce que Dieu leur accorderait en envoyant une brassée de tuiles sur la bonnette de l'ancien! Avec ça qu'il n'était pas assez vieux pour faire un mort!

Ah! les choses avaient changé, depuis l'époque où elle était devenue sa *nore*. Alors, il se sentait encore le maître des Rouminguières, et, si on le manquait tant soit peu, si elle faisait, en lui parlant, tinter un mot plus haut que l'autre, son mari la battait, criant qu'il voulait toujours respecter le père; et elle se faisait un sang de vinaigre, parce que jamais un sou ne lui passait par les mains.

La Brouchague, au milieu de ses réflexions, avançait son serre-tête du même geste machinal, et les bandelettes blanches, descendues jusqu'au milieu du front, cerclaient sa maigre figure brune, en-

core durcie par l'amertume des souvenirs.

Elle soupira à mi-voix :

— Qu'il faut s'en voir des peines, ô mon Dieu!

Puis elle se remit à ressasser silencieusement les histoires passées.

Un roué, tout de même, son mari, qui, sans avoir l'air de rien, était parvenu à amener le vieux chez le notaire pour se faire donner son « de quoi », les trois pièces de terre formant les Rouminguières.

Elle ne comprenait pas comment pouvaient s'arranger ces choses, et même qu'un papier sali d'un brin d'écriture, pût vous tirer des doigts un aussi joli bien, surtout lorsqu'on ne savait pas signer.

Heureusement que le papier est un bon âne : il porte tout ce qu'on lui met sur le dos ; mais, au dernier moment, est-ce que le vieux ne refusait pas de tracer une croix au bas de la feuille? Il parlait de renvoyer les témoins, d'en rester là, et, devant la plume qu'on lui tendait, il reculait, comme un che-

val qui tire au renard. Ce n'était plus rien de fait.

On avait dû le conduire à l'auberge, chez Tararine, boire l'*uchaut,* et lui parler bien, et lui parler mieux. Quand l'affaire s'était enfin conclue, son homme n'avait plus une goutte de salive dans la bouche. Seulement, comme il le disait bien : « Qui n'est pas maître est valet. »

A partir de ce jour, elle avait eu son franc-parler. Elle pouvait dire au vieux tout ce qu'elle gardait depuis sept ans sur l'estomac, et sans être battue encore.

Entre les deux hommes, il survenait aussi des paroles, et, d'une parole à l'autre, le vieux en était arrivé à dire qu'à la prochaine Toussaint, il irait se placer comme berger.

Il montrait du bons sens pour une fois, et le bon sens est un bon meuble, pensait la Brouchague.

Pendant cinq ans, on ne l'avait plus revu. Ça lui allait, ce métier de *feignant*; et, ma foi, on ne songeait guère à lui, lors-

qu'on le vit revenir, comme une bête traînant son entrave, à cause d'une attaque qui lui laissait engourdis la jambe et le bras.

On le trouvait démoli, achevé, incapable de garder seulement dix brebis, de sorte qu'on le renvoyait.

Elle, sur le coup, était restée sans un mot aux lèvres, tandis que son mari grognait :

— Je suis un bougre frais!

Et ce diable de vieux continuait, comme par plaisir, à leur jeter de mauvais sons de cloche.

Oui, on le renvoyait, et sans un sou, parce que, les dernières années, ses gages n'étaient plus que de la soupe et un verre de piquette : il ne pouvait pas en mettre de côté, dans le coin de son mouchoir, n'est-ce pas? On lui avait laissé emporter un paquet de vieux fer : des carrelets de charrue, des ferrures de charrette, des boulons... Il se trouvait un peu de tout là-dedans, et ça lui sciait l'épaule en chemin. Il avait laissé le paquet en bas, à l'étable.

Pour le coup, Brouchagou l'avait interrompu :

— De la ferraille ou un *biettazé,* ça se valait.

Lui n'était pas plus méchant qu'un autre. Le vieux boirait, mangerait, soit, mais, d'argent, point ; la moindre rente pour boire un coup, ou acheter de quoi priser, non et non, — quand même il ne réclamerait qu'un liard par an.

La Brouchague se voyait encore, approuvant son mari :

— Ah ! ça, par exemple, ce serait du joli !

D'abord elle ne voulait pas gâter toutes ses lessives avec des mouchoirs emplâtrés de tabac. Est-ce qu'ils employaient, eux, pour des gourmandises ?

Là-dessus, chacun était retourné à son travail ; et, depuis, leur vieux apparaissait aux heures des repas ; après quoi, on ne le voyait plus de la journée.

Il se couchait dans les fossés pleins de feuilles, suivait le soleil le long des talus, ou bien il s'abritait au creux du grand

pailler, et somnolait dans le bruissement des pailles.

Depuis plusieurs jours, la neige le chassait de partout. Alors, il restait immobile dans ce coin, ne parlant pas ou parlant seul, n'existant presque pas pour les autres, ni plus mal, ni mieux traité qu'un meuble.

Il aimait la chaleur du feu, qui lui donnait une sorte de léthargie heureuse. Seulement, à chaque bouffée de vent, la fumée venait de son côté et le faisait tousser.

Pendant des heures, il regardait la grande pendule promener régulièrement son balancier de cuivre, terni comme une lune morte, derrière la vitre ronde, rayée d'une fente.

En se tournant légèrement, il pouvait, par le carreau grisâtre, essayer de distinguer ses champs qui se confondaient avec les pièces voisines, ces terres à peu près incultes auxquelles il avait arraché motte par motte, les trois pièces de Rouminguières.

Les mauvaises herbes piquantes reve-

naient toujours, et il en faisait, les soirs d'été, de grands feux au bord du chemin. Les pierres nombreuses comme les brins de son dans la farine, semblaient se multiplier aussi. Il les enlevait une à une et les jetait dans une hotte dont le poids lui écrasait le dos. Le grand tas de ces pierres se voyait encore, gonflant la neige, comme une tombe.

Un beau genévrier avait poussé au milieu, et ses branches vertes ployaient sous la nappe blanche.

Lorsque Brouchac avait acheté ce coin pour presque rien, il était bien nommé : les Rouminguières (les ronces) ; il les avait chassées, mais pas sans leur donner de sa peau à manger...

Maintenant, lui ne pouvait plus faire un sillon. Il fallait bien que Brouchagou fût le maître, puisqu'il retournait la terre d'un bout de l'année à l'autre. Par misère, il écoutait trop sa femme, et la brigande le privait de tout, ne lui donnant pas pour un verre de vin chez Tararine, ni pour une prise de tabac.

Elle avait l'air de compter les morceaux à table, et il n'osait demander des haricots plus de trois fois.

Sa veste s'en allait en lambeaux; elle ne lui en achetait jamais d'autre, attendant, pour remplacer celle-là, qu'il eût besoin du grand habit de bois.

Mais ce serait le plus tard possible. Il se sentait l'estomac solide. C'est l'essentiel, l'estomac.

II

La porte de l'étable s'ouvrit et retomba. Deux marches branlantes de l'escalier craquèrent.

— C'est lui, fit la Brouchague. Elle alla ouvrir la porte et se pencha sur la rampe.

— Jésus! Te voilà, Catinelle? Si je croyais voir ma sœur aujourd'hui!

— Ah! pauvres gens de Dieu, pour venir des Brouquils ici par un temps pareil, il faut en avoir besoin.

— Il n'y a pas de malheur au moins?

— Que non.

— Moi, je ne pense qu'à des malheurs. Monte.

— Le malheur, c'est que je n'ai pas eu de levain au moment de pétrir.

Catinelle ôtait, en parlant, son manteau — un sac plié en forme de capuchon; elle en secoua la neige par-dessus la rampe.

C'était une femme grande, à la taille carrée, solidement posée sur les hanches. Ses dents égales luisaient entre ses lèvres; sa coiffe, retenue comme celle de la Brouchague, par des bandelettes, laissait apercevoir deux bandeaux gris qui descendaient bas sur les tempes et adoucissaient sa figure saine et vive sous le masque de hâle.

Elle riait beaucoup en pensant à sa mésaventure.

— Pas seulement une pincée de levain, quelle farce! Je ne voulais pas aller en demander à ceux des Négrats, parce que nous avons eu des raisons, par rapport aux poules.

— Tu pouvais toujours envoyer ton homme.

— Ah! si je l'aurais fait venir, et aux quatre galops! Mais il s'est tordu la cheville

en glissant sur la glace de l'abreuvoir. Son pied est plus gros que son sabot. Alors, j'ai pensé entre moi : « Nous sommes propres avec du pain autant que ça !... de quoi donner deux morsures! Il faut aller jusqu'aux Rouminguières ». J'ai mis cette sache sur ma tête, et hardi!

— Viens te sécher, viens, fit la Brouchague en poussant sa sœur vers la cheminée.

— *Adissiatz!* cria Catinelle en apercevant le vieux.

Ayant déposé ses sabots, elle vit la chaise appuyée contre les rideaux croisés.

— Jésus! Quelqu'un est malade?

— Eh oui! Francézou...

— Il aura attrapé un froid en courant dans la neige. Ces enfants ne valent rien.

— Non, ce n'est pas un froid. Nous ne savons pas ce que c'est. Le malheur nous est venu.

La Catinelle fit lestement glisser sa jupe raidie et la plaça devant le feu ; puis, vêtue d'un jupon de laine très court, elle s'avança

vers le lit, tandis que ses pieds nus faisaient un bruit mat sur les planches.

Les rideaux écartés retombèrent sur les deux femmes, les ensevelissant dans l'obscurité étouffante du lit.

Elles ne distinguaient rien. La Catinelle souleva un pan d'étoffe. L'enfant était là, roulé dans un fouillis de vieilles couvertures, les cheveux remplis de duvet, échappé par quelque trou de la coëtte. Il ne bougeait pas.

— Si ce n'est pas une pitié de le voir comme ça, un petit qui n'avait jamais eu une heure de mal depuis qu'il est né. C'est bon pour les vieux, le mal!

— Donne-lui à boire une goutte de quelque chose.

— Il ne veut rien. Tu vas voir!

La Brouchague alla fouiller dans le paquet de sucre caché derrière ses vêtements du dimanche. Elle rapporta du vin sucré dans un verre.

— Bois, Migo. C'est du bon. J'ai mis deux grains de sucre. Goûte.

La Catinelle essaya d'introduire le bord

du verre entre les dents serrées de l'enfant, tandis que sa mère lui relevait la tête sur son bras ; mais le vin coula par les coins de la bouche et glissa dans le cou.

— Laisse-moi le poser, Catinelle, j'ai toujours peur qu'il me passe par les mains.

Et la Brouchague, voyant la tête du petit rouler inerte sur le tas de couvertures, se mit à pleurer, la face crispée de chagrin, déchiquetée de rides.

Toute émue, la Catinelle baissait les yeux.

— Ce ne serait pas une attaque de vers?

— Oh! depuis le temps que je lui ai mis un collier d'ail, les vers s'en seraient allés!

— Ne te désole pas, les enfants reviennent de si loin.

— Ecoute! lorsqu'un petit est allègre comme un grillon et que, du jour au lendemain, il vous tombe, tant vaut dire mort, tu trouves que c'est naturel?

— Hé! paurotte, je suis bien entrepensée. Qui sait si on ne lui aurait pas donné le mal?

— Moi, je me doute de quelque chose, reprit la Brouchague. Cet été, la Mountagnole est passée pour dire les sept psaumes. Elle s'est assise devant la porte et, pendant une paire d'heures, je l'ai entendue marmotter à se sécher l'estomac. Je ne sais pas comment tant de mots peuvent lui rester dans la tête, mais ce que je sais bien, c'est que le lendemain les oies attrapaient la rampe ; elles ne se tenaient plus sur leurs jambes. Ensuite, cinq brebis ont avorté. Voilà, pour nous refaire. Puis, la vache n'a plus voulu donner son lait; les vers se sont mis au lard, un lard épais de deux pans. Cependant, je l'avais salé lorsque la lune était bonne. Enfin, une fois une chose, une fois une autre, depuis ce moment, c'est toujours notre tour d'être malheureux!

Catinelle avait écouté avec une grande attention...

— Tu pourrais avoir raison... Ce vieux cuir de Mountagnole a un parler poisseux connu pour vous rouler dans le miel. Elle passe aussi aux Brouquils. Je lui donne

la soupe pour me faire dire les sept psaumes. Nous autres, on n'a pas assez bonne tête pour se rappeler tant de prières. Voyez-moi cette gueuse! Elle mériterait plus de coups de barre qu'un noyer en octobre. Mais les *breyches*[1] sont pires que les chats pour savoir ne pas mourir, et c'est risquant de les menacer.

— Nous n'avons pas fini de pâtir, soupira la Brouchague. J'entends trop de choses... du bruit sur le toit; les bêtes qui, au milieu de la nuit, se remuent toutes à la fois, comme épouvantées.

Longtemps, dans l'ombre des rideaux, debout l'une en face de l'autre, anxieuses, les deux femmes chuchotèrent.

— Mais, Brouchagou, qu'est-ce qu'il en pense?

— Tiens, je ne t'en parlais pas, parce qu'il vaut mieux se taire sur ces histoires... Brouchagou est allé trouver l'*endebinaïro*[2] de Ségura.

1. Jeteuses de sort.
2. La devineresse.

— Moi qui croyais l'entendre tripoter à l'étable. Et quand est-il parti?

— Ce matin. Il n'était encore ni jour ni aube. Déjà, je suis plus tranquille. Je m'imagine que l'*endebinaïro* lèvera le sort...

— Ça se peut bien, et puis vous en aurez le cœur clair de toute cette affaire.

La Catinelle se rapprocha du feu pour tourner sa jupe qui fumait. Elle reprit sa voix gaie pour s'adresser au vieux :

— Vous ne dites rien, pépi?

— Que voulez-vous que je dise? S'il tombe encore de la neige, le toit descendra.

— Laisse-le, fit la Brouchague. Il remâche toujours la même idée, comme les bœufs qui ruminent.

— Le toit durera plus que vous, n'ayez pas peur, reprit la Catinelle, en approchant du feu ses chevilles rougies et écorchées par le bord raidi de la jupe. Ce qui est fait pour donner du souci, c'est le petit.

— Oh! si nous venons à le perdre, je pourrai dire que je n'ai plus personne. Il aurait voulu me gorger, lui, le paourout,

pour peu qu'on l'eût laissé faire — et un drôle avisé...

— Moi, je dis toujours, interrompit la Catinelle, que, lorsque les jeunes s'en vont avant les vieux, c'est une grande misère.

La Brouchague approuva avec éclat :

— Tu as bien raison!

— Nous ne menons pas cette charrue-là, murmura le vieux. Il faut prendre notre tour lorsqu'il arrive!

La Brouchague regarda le cadran de la pendule.

— Il est l'heure de faire boire les bœufs... et Brouchagou qui n'est pas là. Vous devriez y aller... Ça cuit le sang de rester si près du feu.

— Moi ? fit le vieux. C'est une manière de badiner, sans doute. J'ai assez trimé du temps que j'étais jeune. Ce n'est plus du travail pour ma peau d'aller m'enfoncer dans la neige jusqu'aux oreilles.

Il continuait de parler sans tenir compte des injures de sa *nore*.

Soigner le petit, ce ne serait pas de refus,

parce que l'enfant était brave, qu'il venait se chauffer le soir entre ses jambes et que, lui, l'aimait bien. Mais aller abreuver le bétail, ça ne le regardait plus.

— Mangeur, mangeur, répétait la Brouchague, en modérant les éclats de sa voix, à cause du malade.

— Allons, donne-moi le levain, que je m'en aille, dit la Catinelle, pour mettre fin à la dispute.

La Brouchague monta sur une chaise, et, maugréant toujours, elle atteignit une pâte blanche qu'elle tendit à sa sœur dans un plat jaune :

— Je descends avec toi. J'irai mener les bêtes au ruisseau, puisqu'il ne veut pas, cette galère !

La Catinelle remit son sac en guise de capuchon, chaussa ses sabots, et, se penchant une dernière fois vers le lit :

— Je reviendrai, dès que je pourrai, savoir des nouvelles de Ségura.

Les deux femmes descendirent :

— Tu entends comme il parle, dit la

Brouchague. Si c'est pas dommage seulement l'eau que ça boit, une pareille *rétrangle*. Quel feignant! Pendant le fort travail de l'été, jamais le cœur ne lui dit de venir nous donner un coup de main, quand même, il nous verrait traîner les tripes! La paresse le tutoie.

— Ah! il y aurait de quoi lui secouer la plume! Un fameux embarras vous avez engrangé!

— Tu parles bien, toi, mais quand il est revenu, on ne pouvait pas lui jeter des pierres comme on fait aux chiens qui n'ont plus de dents pour piquer les jarrets des bœufs.

— Il se fait ancien, heureusement, répliqua la Catinelle en souriant.

— Bah! ces gens d'autrefois sont rudes comme des clous.

— Laisse-le courir, je te dis. Notre Seigneur n'a jamais oublié personne en ce monde.

La Catinelle ouvrit la porte. Il ne neigeait plus. L'épaisse couche blanche partait du

seuil et s'en allait, s'en allait sans fin, molle et éclatante, jusqu'au bord des nuages gris et gonflés.

Au sortir de l'étable, obscure et tiède, il semblait qu'on entrait dans un globe laiteux, imprégné d'une lumière merveilleuse et glacée...

La Catinelle s'éloignait à grandes enjambées. Avant de disparaître, elle éclata d'un rire hennissant et se mit à crier :

— Quelle farce, ce levain! Bonsoir, je reviendrai!

Elle disparut derrière le grand pailler blanc comme un mausolée de marbre. Tous les bruits cessèrent avec celui de sa voix joviale. La trace profonde de ses pas resta seule derrière elle.

III

Quand la Brouchague eut ramené les bœufs du ruisseau, elle secoua ses jupes et remonta en hâte vers l'enfant. Il n'avait pas bougé. Seulement le vieux était venu mettre un peu d'ordre dans le fouillis des couvertures.

La Brouchague reprit sa place devant la cheminée. Du même grand mouvement régulier, elle se remit à ses écheveaux, tandis que le fuseau, tiré au bout du fil gris, sautillait dans la corbeille de paille comme un poisson pris à la ligne.

Le vieux continuait à se balancer sur son escabeau, et ce balancement amusait son désœuvrement. De nouveau, on entendit

battre la pendule dans sa gaine de bois, gémir régulièrement le contrevent sur l'unique gond.

La Brouchague avait l'oreille aux aguets, cherchant à surprendre des choses insolites, à deviner la présence d'une force mystérieuse, dans les bruits inattendus et pourtant familiers : le cliquetis des chaînes au cou des bœufs, le crissement brusque des épis de maïs, dérangés par les gros rats, qui lui faisait chaque fois lever les yeux vers le plafond; mais elle n'y découvrait que de minces filets de poussière coulant comme d'un sablier par les fissures des planches et glissant sur les rideaux du lit ou sur les objets pendus aux poutres enfumées.

La nuit était venue; la Brouchague travaillait encore dans l'obscurité. Elle alluma la lampe, puis entr'ouvrit la fenêtre pour voir si Brouchagou ne rentrait pas.

Dehors, la neige éclairait la nuit. Le vol pressé des flocons emplissait de nouveau l'air d'une vague brume blanche. Ces innombrables petites taches claires descen-

daient du ciel pâle avec une sorte de hâte, et sous leur légèreté de plume, ensevelissaient sans relâche les choses environnantes. La maison semblait s'enfoncer dans l'épaisseur molle.

La Brouchague ressentit une vague angoisse ; il lui sembla que la pauvre demeure ne reposait plus sur la bonne terre, mais sur cette neige fragile et tenace, qui l'absorbait lentement et sans bruit, au milieu de l'isolement immense. Le tournoiement des flocons, qui se prolongeait, comme un voile mouvant, des nuages à la terre, paraissait la séparer du monde vivant.

Et l'homme qui ne venait pas ! Pourvu qu'il ne restât pas englouti dans quelque chemin creux ; pourvu que rien ne lui arrivât, un soir comme celui-ci où les âmes devaient rôder en foule par les champs déserts ; pourvu que l'enfant ne mourût pas avant son retour !

La Brouchague frissonna et referma la fenêtre. Le vieux dit, comme se parlant à soi-même :

— Une rude commission de revenir de

Ségura par le temps qu'il fait!... Le garçon ne sera ici qu'au milieu de la nuit. Je vais souper, moi, et après, j'irai m'étirer au lit...

Pendant que la Brouchague posait près de lui une assiette profonde, le vieux tira son couteau de sa poche et alla couper une tranche de gros pain de seigle roulé dans sa serviette; puis, accroupi sur les briques du foyer, il inclina le pot de terre vers l'assiette, qui s'emplit de haricots et déborda de jus.

— Remettez le couvercle, au moins! grinça la Brouchague. Notre souper sera plein de cendres.

— Il faut en manger un sac avant de mourir.

— Ceux qui restent au coin du feu toute la journée doivent avoir vite fait d'en avaler un sac, et pourtant...

Le vieux tenait son assiette sur ses genoux. Il taillait son pain en petits carrés réguliers.

La Brouchague rangea ses écheveaux, s'agita dans la chambre avec précaution,

parlant d'une voix grondeuse à tous les objets qu'elle touchait, comme s'ils s'animaient pour devenir taquins et rebelles entre ses mains :

— Tu auras bientôt fini, toi, de tomber, de mener du train, quand l'enfant dort...

Et elle redressa l'escabeau rugueux qu'un pli de sa jupe venait de renverser.

Le vieux prenait ses carrés de pain à la pointe du couteau. Il les plongeait dans l'assiette de haricots et avalait d'énormes bouchées qui, pendant quelques instants, lui gonflaient démesurément les joues.

Il emplit son assiette encore, alla, de temps à autre, verser dans un verre de l'eau de la cruche, et tira le pain à lui pour ne pas faire un voyage à chaque nouvelle tranche.

Son repas fini, son couteau refermé et glissé dans sa poche, il s'en alla lentement, traînant les pieds, vers sa chambre — un réduit encombré de sacs à moitié pleins et de manches d'outils.

— Tu as fini d'enfourner notre pain, mar-

motta la Brouchague, devant la porte close. Rester à rôtir ses talons tout le jour et avoir un appétit à achever Braqueville, si ce n'est pas une honte vergogne!

Elle fit des rangements dans la chambre, revint plusieurs fois écouter la respiration affaiblie de l'enfant et finit par rester assise à terre, devant le feu, à regarder les flammes s'allonger sur l'écorce, feutrée de mousse, des bûches de chêne.

Peu à peu, l'immobilité morne des choses l'effraya ; elle eut peur, crut entendre chuchoter des voix, sentir glisser des ombres dans les recoins obscurs. Plusieurs fois, elle se retourna brusquement, croyant saisir tout à coup la forme palpable d'une âme en peine ou d'un maléfice, quelque mystère terrible dont la révélation la laisserait raide, morte de terreur.

A la fin, elle se réfugia près du lit. Là, enfermée sous les rideaux, elle protégerait mieux l'enfant contre ses propres frayeurs, et le petit corps presque inerte la rassurerait encore.

Elle s'assit, appuya sa tête sur un coin du drap et finit par s'endormir, à demi réveillée chaque fois que sonnaient des heures.

Soudain, la porte de l'étable battit. Les deux marches disjointes craquèrent. La Brouchague fut vite à la porte.

— C'est toi, Brouchagou?

— Qui veux-tu que ce soit?

— Enfin! Il y a longtemps que je t'espère! La peur me mangeait. Je me cœurséchais de te savoir dehors.

— J'ai bien cru que je ne m'arracherais pas de ces chemins, maugréa Brouchagou en entrant et en tapant son béret sur son genou.

Des paquets de neige tombaient autour de lui, éclaboussant le plancher.

— Nom de non! Ce que j'ai de plus sec, ce sont les dents... Et le petit?

— Toujours le même. Elle t'a enseigné un remède, l'*endebinaïro?*

L'homme promena autour de lui un regard soupçonneux.

— Nous allons parler. D'abord, mets un chaudron plein d'eau sur le feu. Je te dirai la raison pourquoi en mangeant. La faim me soulève. J'ai le ventre collé à l'échine.

— Tu ne veux pas que je t'arrange un saucisson sur le gril, coupé par le milieu, tourné et retourné? Ce sera bientôt cuit.

— Non, non. Soupons vite. Nous aurons des choses à faire après.

— Moi, je n'ai pas faim. Impossible de rien avaler aujourd'hui. Il me semble que j'ai un coin de fer planté dans l'estomac.

Elle atteignit le chaudron juché là-haut près des poutres noires, elle l'emplit d'eau, le pendit à la crémaillère, docilement, soigneusement, puis servit les haricots dans un plat à filets rouges.

Brouchagou endossait ses vieux vêtements qui gardaient, pour ainsi dire, la forme de ses gestes.

Cet homme grand, maigre et robuste, donnait à la maison une sorte d'âme. Dans cette pauvre chambre, on le sentait le maître, celui dont la volonté pèse seule

sur les bêtes et les gens. Ses mouvements lourds et tranquilles révélaient le jeu de ses articulations saillantes, qui roulaient sous la peau comme des engrenages.

Du revers de la main, il essuya ses moustaches tombantes, alla regarder l'enfant dans la pénombre des rideaux, puis vint s'asseoir à table.

— Mets des sarments. Il faut que l'eau bouille.

— C'est comme pour faire un *millas,* alors?

Après avoir mangé longtemps en silence, il raconta son voyage à Ségura, son arrivée chez l'*endebinaïro*...

IV

CERTES, au moment du départ, il lui en avait coûté. Ce sont des démarches si graves ! On ne sait réellement vers quoi on s'avance, quels esprits vont passer par la voix de cette vieille femme et interroger par sa bouche. Il faudra répondre, il faudra parler devant ces forces inconnues.

Quels mots trouver pour leur ouvrir le chemin de son âme si assombrie, si bouleversée, lui qui ne sait guère s'expliquer sur de pareilles choses ?

Ces sentiments qui s'agitaient au fond de lui-même et l'étreignaient violemment, la sorcière les verrait, sans doute, aussi lim-

pides qu'une goutte d'eau au soleil ; et cette idée l'avait épouvanté plus encore que l'inquiétude de ne pas trouver les mots qu'il faudrait dire.

Comment ne pas craindre cet être humain seulement d'apparence, dont la divination pénétrait en vous comme un coup de hache et vous faisait violence, au point qu'on ne pouvait lui dérober aucune des pensées les plus cachées ?

Oui, de ce voyage à Ségura, Brouchagou se souviendrait.

D'interminables heures, il avait cheminé seul, escorté de silhouettes d'arbres et de buissons, qui semblaient se réunir derrière lui, avec des glissements sournois, pour marcher à sa suite, et lui faire un long cortège silencieux d'ombres fantastiques.

Quelquefois, une ronce étirée hors de la haie par un souffle d'air agrippait le bout flottant de sa blouse et le retenait un instant, pris dans sa souplesse de liane et ses griffes de bêtes.

Mais il se dégageait d'un mouvement

brusque, qui déchirait l'étoffe. Et le silence abattu sur la plaine lui semblait tout vibrant des coups qui martelaient ses tempes.

Enfin, un chemin dépouillé de haies, et couvert d'une épaisse couche de neige, l'avait conduit au hameau de Ségura. La maison de la sorcière, on la lui avait montrée bien des fois, et il l'avait vite reconnue, quoique rien ne la distinguât de ses voisines.

Sur le seuil de la cuisine, une femme l'avait engagé à entrer, disant que l'*endebinaïro* était en haut, et qu'elle le recevrait dans quelques minutes.

Brouchagou, qui s'était d'abord cru *en sa présence,* avait respiré plus largement.

La femme, une paysanne, pareille aux autres, lui jetait, de-ci, de-là, une question insignifiante.

Elle n'avait rien de diabolique — chose surprenante, lorsqu'on songeait qu'elle vivait dans le voisinage des puissances mystérieuses de la divination.

Tout en se demandant quels préparatifs ténébreux s'accomplissaient là-haut, chez la

sorcière, Brouchagou avait regardé le plafond, qui le séparait de cet autre monde.

Il y avait là des épis de maïs, accrochés par leurs feuilles flexibles aux poutres noires; des oignons luisants comme des boules de cuivre rouge; des pains de seigle mordorés, posés sur deux lattes en croix, retenues par des cordes; des fleurs sèches de tilleul et d'acacia; tout cela pendu au-dessus de sa tête, de façon familière et bien innocente.

Brouchagou en avait reçu une impression si rassurante, que le doute l'avait effleuré.

Savait-elle vraiment le passé et l'avenir, la sorcière de là-haut?

Mais, quand on avait pu monter, quand la femme l'avait introduit auprès de l'*endebinaïro,* lorsqu'elle les avait laissés seuls, après avoir refermé soigneusement la porte, de nouveau, le cœur de Brouchagou s'était serré.

Il avait devant lui une vieille au regard aigu, aux cheveux divisés en bandeaux,

plaqués sur les tempes, à la bouche coupante, au masque dur.

Malgré la courbure du dos voûté, le corps maigre était rigide, dans la nudité froide de la grande pièce meublée seulement d'une table, d'une chaise et d'un haut fauteuil de velours rouge fané.

La lampe, allumée et posée sur la table, dégageait une clarté trouble de veilleuse. D'un coup sec, la vieille en avait fait mouvoir le mécanisme.

Puis elle avait repris sa place dans le fauteuil et indiqué la chaise de paille au visiteur, figé dans une crainte religieuse, si oppressé par les premières secondes de silence que la voix de l'*endebinaïro* le fit tressaillir.

— Je vais appeler les esprits. Ils seront ici, tous ceux que la rayonnance des yeux ne peut voir. Ils viennent, malgré les impléRances des doléances et résistances des puissances.

Pendant cette sorte d'invocation, faite d'un ton rapide et d'une haleine, les mains

ouvertes de la sorcière avaient couru sur tout son corps avec le geste d'y répandre des fluides subtils, de les retenir autour d'elle par ces longues caresses, de s'envelopper dans leurs ondes invisibles.

Ses yeux fixés dans le vague s'étaient fermés peu à peu, tandis qu'elle s'immobilisait lentement, pâle et comme pétrifiée, au fond de son siège cramoisi.

Sa voix complètement changée parut sortir d'une autre bouche, lorsqu'elle dit :

— Les esprits viennent, les esprits m'accompagnent, les esprits vous ont poussé, Brouchagou. Car vous ne vouliez pas venir vers ceux qui voient toute chose cachée.

A ces mots, il avait frémi. L'*endebinaïro* savait son nom ! Et Brouchagou avait courbé la tête devant ces esprits qui n'ignoraient pas combien d'hésitations et de craintes l'avaient agité, au moment d'entreprendre le voyage à Ségura.

L'*endebinaïro* continuait. Tantôt on l'aurait jurée à bout de souffle, tant ses phrases étaient entre coupées, haletantes. Tantôt

elle était comme débordée par l'abondance des mots.

— Vous ne vouliez pas venir... et demain, il était trop tard. Car, aujourd'hui sonnera la dernière heure accordée pour la délivrance. Cependant, n'ayez crainte. Quand l'*espinas* aura pétillé neuf fois dans la flamme, la graine ne pourra plus voler invisible sur le vent, et les épines ne se retrouveront pas dans la cendre.

Alors Brouchagou, saisi, avait conté leurs misères : le mal des oies, des brebis, de la vache, les vers dans le lard, et leur dernier garçon en attente de passer.

Quand il s'était tu, une voix lointaine avait murmuré comme dans un souffle :

— C'est un sort!

Et comme, tout ému, il avait questionné :

— Qui l'a jeté? Qui est « *breïcho* »? la sorcière avait dit simplement :

— Une qui est venue de là-bas.

Ce qu'il fallait faire pour guérir l'enfant, l'*endebinaïro* l'avait enseigné. Il suffisait de précipiter, en tournant le dos au feu,

une poignée de clous, non pas des clous quelconques, mais de petits clous à la pointe très aiguë, à la tête plate, des guingassous, dans un chaudron de cuivre. Si les clous tombaient la pointe en bas, le garçon serait sauvé...

Ensuite, elle lui avait confié une chose terrible, si terrible que Brouchagou hésitait à la révéler.

Mais soudain, comme il l'interrogeait avec une insistance fiévreuse, la sorcière avait dit, d'une voix très faible :

— Les esprits s'en vont. Je puis encore appeler les morts. Quel est celui que vous voulez voir?

L'huile s'était consumée dans la lampe d'étain. La vieille, immobile, avait l'aspect des défunts qu'on veille à la lueur des cierges. Et Brouchagou avait cru sentir dans la grande pièce glacée, la présence de tous ceux des siens qu'il savait couchés dans le petit cimetière de Béoulaïgue...

Lorsqu'il s'était dressé hagard, les deux mains tendues pour éloigner toutes ces

âmes qui menaçaient de l'étouffer dans leurs cercles impalpables, l'*endebinaïro* avait poussé un long soupir. Ses yeux s'étaient ouverts, démesurés. Elle s'était soulevée dans le fauteuil rouge; puis, de nouveau, avait fait remonter l'huile dans la lampe d'étain.

Alors, de son intonation naturelle, elle avait demandé :

— Les esprits ont-ils voulu te parler?

— Oui... mais... il me faut rentrer vite... On m'attend... Vous comprenez...

Ce que Brouchagou oublia de dire à la Brouchague, c'est que son retour n'avait été qu'une longue fuite.

Sa respiration haletante lui scandait aux oreilles les paroles de l'*endebinaïro*.

Il entendait les mots presque incompréhensibles : rayonnance, doutance, doléance; les phrases hachées comme des sanglots.

Ses yeux largement ouverts dans la nuit blanche percevaient une infinité de points noirs, tantôt dilatés, tantôt contractés.

Parmi ces taches mobiles d'obscurité, la

vieille femme lui apparaissait comme à travers une constellation de ténèbres. Elle passait devant lui, raidie, crispée, cadavérique, au fond du haut fauteuil rouge...

Alors, il fermait les yeux. Dans son cerveau, se répercutait à l'infini quelque chose comme un cri de chouette — l'écho du chuchotement des morts, traînant tout à l'heure dans la grande chambre nue leurs formes sans os et sans chair...

Et puis encore, par intervalles, le secret terrible, chuchoté par les esprits, sonnait dans la cervelle de Brouchagou comme un grelot. Ce secret lui faisait éviter les métairies, les hameaux où s'exaspéraient les aboiements des *farous*.

Il fuyait les hommes, comme s'il eût déjà commis un crime.

Cette course douloureuse dans la nuit, sur l'immense plaine blanche, était, d'ailleurs, semée de pièges.

Vingt fois, il pensa s'effondrer dans un gouffre de neige.

Ah! s'il n'avait pas connu, comme sa

poche, chaque fossé, chaque ornière, chaque pli du terrain, il n'en sortait pas, de ce voyage!

On l'aurait retrouvé, dans un mois, peut-être dans deux, gelé, raide comme un pal.

V

Comme ça, fit la Brouchague, quand l'homme eut fini son histoire, l'*endebinaïro* ne t'a pas dit que nous avions raison de douter de la Mountagnole?

— Non, elle a toujours répété qu'il faut jeter des clous dans de l'eau bouillante, et que, s'ils tombent la pointe en bas, celle qui a jeté le sort se trouvera percée comme si le rouleau à émotter lui passait sur les côtes. Le mal lui rentrera dans la peau et la fera pâlir.

— Canaille! Ah! si jamais je vois revenir cette Mountagnole, la crête bien basse, serrée par le mal, je la plaindrai de la bonne façon, fit la Brouchague.

— Une supposition que ça arriverait, continua son mari, je l'achèverais sans quartier ni pitié.

Ils s'exaltèrent à la pensée de ce châtiment et de cette lutte où tant de puissances malfaisantes seraient liguées contre eux avec la diseuse de psaumes.

Brouchagou se promit de l'abattre sans la toucher du doigt, à coups de serpette, comme on ébranche les saules au temps de la ramille.

— Pauvre angelette! murmurait la Brouchague en se tournant vers le lit et en souriant déjà à la guérison de son fils.

Mais l'anxiété la ressaisit. Elle questionna :

— Si les clous tombent dans l'autre sens, la pointe en l'air?

— Que Dieu nous en garde! Si la pointe reste en l'air le petit est perdu... à moins... à moins...

Il s'arrêta et regarda autour de lui.

— A moins? demanda la femme, haletante.

Il se pencha vers elle et lui parla très bas à l'oreille... Elle étouffa un cri et jeta les deux bras sur sa tête, comme si quelque terrible chose allait tomber des poutres noires et l'écraser; puis, suspendue au tricot de Brouchagou, elle l'obligea à répéter chaque phrase de l'*endebinaïro*.

Lui faisait un grand effort pour se souvenir de ses propres paroles. Il recommença toute l'histoire et finit par les mêmes mots redoutables :

— A moint que quelqu'un ne mourût à sa place, l'enfant devrait... faire son chemin. Rien ne pourrait plus le sauver.

— Jésus! Jésus! gémissait la femme, l'esprit égaré, les yeux terrifiés.

A travers la fumée, l'eau dorée par les reflets du cuivre luisait dans le chaudron. Des bulles montaient et formaient des cercles à la surface.

— Ça commence à rire dans le chaudron. Nous aurons des clous? interrogea la Brouchague.

Son mari ramassa la dernière barochée

de haricots sur le carré de pain piqué à la pointe du couteau, puis il alla fouiller dans la poche de sa blouse.

— Voici les guingassous. J'ai fait un crochet sur Dalou pour les acheter; et tu sais qu'il ne fallait pas dire : « Pesez-moi une petite livre ou une grosse livre de clous ». Il fallait prendre à plein poing tout ce que la main pouvait tenir, dire : « Pesez-moi ça » et payer sans marchander. Jean de la Bourre s'est mis à rire en me voyant attraper des guingassous comme du blé qu'on va semer. Mais quand il a compris que c'était pour une chose...

— L'eau bout. Dépêchons-nous, Brouchagou.

Les sarments pétillaient, lançant au fond du chaudron des étincelles qui restaient çà et là piquées dans la suie. Toute la chambre était éclairée; les saucissons, pendus au plafond, semblaient danser.

Les prunelles dilatées, la Brouchague regarda son mari s'avancer à reculons vers le feu, tenant derrière son dos la poignée

de clous. Une terreur folle la tenailla. Elle eut à peine la force de se signer.

Brouchagou était très pâle. Les petites pointes aiguës déchiraient la paume de sa main crispée. Il hésitait, troublé par le mystère de ce qu'ils allaient accomplir, seuls et tellement abandonnés au milieu de cette neige qui se collait aux murs de leur maison et l'emprisonnait. Bientôt, la vapeur brûlante de l'eau lécha le bras de Brouchagou. Alors, dans un grand effort, il jeta les clous derrière lui. Des gouttelettes chaudes jaillirent et piquèrent ses doigts. La femme se pencha aussitôt vers le chaudron. Tous deux, avides de voir, avançaient le cou sous la cheminée ; mais la fumée les chassait, les repoussait, aveuglés.

Brouchagou tira le bois enflammé jusqu'au milieu de la chambre et l'éteignit à coup de pied.

— *Bou Dious!* je suis enfumé comme un renard!

Le feu, à peu près éteint, ne donnait plus de clarté. La Brouchague tint la lumière au-

dessus de l'eau frissonnante, encore secouée de bouillonnements. Petit à petit, la vapeur se dissipait, l'eau apparaissait arrondie dans le grand chaudron étincelant.

La Brouchague inclina la lampe dont la mince lueur éclairait sa face rousse, craquelée comme un sol de glaise pendant la sécheresse.

Ils regardèrent de nouveau. Les clous, tombés au fond, reposaient tous la pointe en l'air. Le sort n'était pas conjuré. L'enfant mourrait... à moins...

L'angoisse au cœur, ils restaient immobiles devant le feu mourant. Du froid tombait de la cheminée toute noire. Tandis que la nuit blanche transparaissait vaguement derrière les carreaux, la Brouchague pleurait, assise sur son escabeau, immobile et droite, gardant machinalement dans la main sa lampe éteinte.

VI

Le lendemain, comme Brouchagou et sa femme remontaient pesamment l'escalier, après être allés soigner les bêtes dans l'étable, ils eurent, en retrouvant le vieux Brouchac assis paisiblement au coin de la cheminée, un sursaut violent.

Assez avant dans la matinée, on n'avait entendu aucun bruit dans sa chambre. Alors, ils avaient pensé que le vieux pourrait bien être mort. A son âge, ça arrive souvent qu'on passe ainsi sans se plaindre, sans bouger, aussi vite qu'un poulet. Peut-être l'*endebinaïro* savait-elle que les choses seraient ainsi. C'est pourquoi elle avait parlé d'une vie

qui, en s'éteignant, rallumerait celle du petit.

Ils étaient étonnés de n'y avoir pas songé plus tôt et commençaient à respirer plus librement.

Tout en remplissant les crèches de fourrage, Brouchagou éprouvait le besoin de parler de son père avec éloges, comme on parle des gens qui viennent de mourir.

— Il ne fallait pas avoir eu la rouille aux coudes, tout de même, pour défricher les trois pièces des Rouminguières... Un fameux découplé, leur vieux, au temps de sa jeunesse.

La Brouchague ne disait pas non. Seulement, lorsqu'on avait fait son chemin, c'était juste de laisser la place aux jeunes.

En remontant, ils espéraient vaguement retrouver l'enfant guéri, criant la faim...

Au bruit de la porte, le vieux tourna vers eux sa figure animée par la chaleur d'une flambée :

— Qu'est-ce que vous avez tous les deux à me regarder comme si c'était la première fois que vous me voyiez ?

Ils grognèrent quelques mots incompréhensibles et entrèrent, embarrassés, ne sachant que faire de leurs bras.

Le vieux continuait :

— On dirait deux enchantés. Vous n'avez pas l'air bien lunés, ce matin. Moi, je me suis levé tard... Quand j'ai vu encore la neige!... Et de par là-bas, qu'est-ce que tu as rapporté, toi?

— Moi? Rien de bon.

— Ah! l'*endebinaïro* ne t'a rien donné pour guérir le petit. Pauvre ratignole! s'il y avait eu un remède, je serais allé le lui chercher, aussi loin qu'il aurait fallu.

— Il y en a un. Seulement, c'est un remède, sans être un remède...

Brouchagou s'arrêta, regardant fixement son père, qui attendait des explications.

— Si quelqu'un ne meurt pas à sa place, l'enfant est perdu. Voilà tout!

— Pas peut-être! Mais où faut-il un mort? Je ne comprends pas.

— Où? fit Brouchagou avec colère. Dans la maison, pardi!

— Une personne?

— Vous pensez bien que ce n'est ni un bœuf ni un mouton à l'abattoir qui nous sauverait...

— Je ne comprends pas, répétait le vieux, en secouant sa bonnette.

— Ce serait à lui à comprendre, gronda la Brouchague, de façon à être entendue.

— Et tu les crois, ces *endebinaïros?* reprit le vieux en clignant d'un œil.

— Vous ne les croyiez pas, vous, quand nous sommes allés ensemble voir celle de Mérouli, pour la vache qui ne ruminait plus? Vous ne la croyiez pas, quand elle a dit de battre le joug et les courroies pour en chasser le sort, et que vous n'avez fait que taper dessus toute la nuit à coups de barre?

Mais le vieux s'obstinait :

— Moi, on ne me tirera pas de l'idée que, si quelqu'un venait à mourir ici, l'enfant n'irait pas mieux... Vous auriez deux malheurs au lieu d'un.

— Taisez-vous, cria Brouchagou, vous me feriez déparler, à la fin!

Tout le monde se tut. La Brouchague se jeta sur le lit. On l'entendit sangloter sous les rideaux.

Le vieux se serra davantage contre le mur. Sa manche frôlait la suie de la cheminée. Il tenait moitié moins de place. Ses yeux suivaient furtivement tous les mouvements de son fils.

En voyant celui-ci tailler à coups de serpe une branche de frêne et s'appliquer à la rendre effilée et pointue, il demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Vous le voyez, une aiguille de charrette.

Peu à peu, la contrainte qui pesait sur tous devint si lourde que Brouchagou s'en alla tailler son aiguille en bas.

La Brouchague venait le rejoindre de temps en temps ; le bruit sourd de ses pieds nus glissait près de lui ; elle parlait bas et vite, avec de grands gestes.

Elle partait pour revenir quelques instants après, les yeux plus rougis, plus enflammés, les gestes plus saccadés.

— Ce ne sera pas de notre faute, ce qui arrivera. Dieu le sait, et même sa Sainte Mère! Tu as été brave pour le vieux. Tu lui as dit : Restez, vous mangerez, vous boirez. J'en connais qui n'en auraient pas dit autant, à ta place. Et lui, s'il avait un peu de bon cœur, il chercherait une corde pour se pendre aux poutres du grenier. Mais il aurait trop peur de se faire tomber le toit sur la tête... Il préfère que le petit achève de mourir... Si ça ne fait pas venir colère!

Brouchagou maniait sa serpe, sans paraître rien entendre. Puis, brusquement, il la jetait, passait la main sous son béret et saisissait ses cheveux comme pour les arracher. Il répétait le même juron un nombre infini de fois. Il accablait son père de reproches, lui disait tout ce qu'il savait d'injures, à voix basse, parce qu'il était sûr d'être écouté...

Le vieux, en effet, se glissait à terre après chaque départ de sa *nore* et collait l'oreille aux trous du plancher. Mais il ne montait vers lui qu'un bourdonnement de

guêpes, interrompu par la serpette tapant de nouveau. La Brouchague le retrouvait toujours pelotonné dans son coin et somnolant.

Brouchagou enfin remonta. Il se rassit devant la cheminée aiguisant encore la pointe de l'aiguille avec son couteau. La Brouchague trempa la soupe, posa les assiettes sur la table; mais son mari ne bougea pas.

Alors, elle s'assit près de la fenêtre, regardant la plaine immobile et blanche sous le tourbillonnement des flocons qui lui donnaient une sorte de vertige.

Un long moment s'écoula ainsi. Le contrevent gémit plusieurs fois en roulant sur le gond rouillé.

— On ne mange pas d'aujourd'hui? fit le vieux en se soulevant.

Un flot de sang parcourut la face de Brouchagou, jusqu'à la racine de ses pâles cheveux blonds.

— Tonnerre du ciel! il y aurait de quoi faire un malheur, de se voir grugés, achevés,

par un feignant et un gourmand! Voilà à quoi vous pensez : à manger, à bouffer, au lieu de venir à notre secours...

La Brouchague bondit en avant. Sa voix aigre comme un coup de lime sur une scie, domina celle de son mari :

— Acheveur! pendant combien de temps voudrais-tu nous aider à manger nos croûtons? Tu es bon pour t'engourmandir, mais pour le reste, un rien du tout... Tu aurais le courage de tuer notre pauvre petit, n'est-ce pas, bourreau?

Le vieux était debout. Il respirait fortement, comme après une grande course. Sa main tremblait de colère. Dans le blanc de ses yeux apparurent des filets de sang.

— Regardez-les! Regardez cette bande d'assassins! Malheureux, vous mériteriez d'avoir les poings coupés! Je pourrais encore vous les tordre comme des liens en osier, si vous me touchiez... A bête mal vue, poil reluisant, dit l'autre. Je n'ai pas encore les os vermoulus.

Le vieux reprenait haleine entre chaque

phrase. On en profitait pour lui crier dans la figure de grosses injures. Mais il reprenait à tue-tête, prolongeant les dernières syllabes comme s'il eût voulu se faire entendre d'une montagne à l'autre.

— Brigands, s'il vous avait fallu trimer sur les trois pièces des Rouminguières, comme je l'ai fait autrefois, vous seriez tombés le nez en avant... Et maintenant vous vivez tous ici de ma sueur! Ah! vous les méritez, les malheurs, et ceux qui vous manqueront seront dommages.

— Tu vois, il n'a que de la méchanceté dans le cuir, glapit la Brouchague.

Avec son mari, ils avançaient sur lui, le harcelaient, acharnés comme les chiens qui aboient aux cornes des bœufs.

— Oui, vous méritez tous les malheurs. Je ne parle pas pour le petit. Je voudrais le savoir frais comme un ail. Mais, ma foi, que chacun prenne son tour quand il vient!

Il y eut une seconde de silence. On entendit tout à coup une plainte derrière les rideaux. La femme courut au lit. Elle vit le

petit se tordre, les membres pliés en tous sens, comme disloqués.

— Francézou! Francézou! Il se meurt, il va rendre le dernier soupir, cria la Brouchague d'une voix déchirante.

Brouchagou vint saisir le petit corps secoué de soubresauts. Il essayait de le maintenir doucement, en amollissant sa grande force qui l'aurait brisé. La mère avait humecté de vinaigre un linge qu'elle promenait sur les tempes et sur la bouche de l'enfant.

A travers leur affolement, ils sentirent le vieux passer derrière eux, descendre à l'étable. On l'entendit remuer de la ferraille dans le coin aux charrues; puis, plus rien ne bougea. Par degrés, Francézou s'apaisa et parut un peu mieux.

— Pauvre innocent, ils te laisseront passer, gémissait la Brouchague.

— Le Francézou s'arrange. Je crois que notre vieux sera allé se détruire, souffla son mari.

— Pourvu qu'il ne crève pas trop tard, la sale bête!

Et elle alla imbiber encore le linge de vinaigre et essuya d'un frottement du coude la vitre ternie pour y mieux voir.

Dans le zigzag éclairci du carreau, une chose noire apparut sur la neige.

— C'est lui! Viens vite, viens le voir...

Brouchagou ouvrit la fenêtre. Ils reconnurent le vieux qui s'éloignait dans la direction de la route.

Ensemble, en unissant leurs voix, ils se mirent à hurler des appels désespérés. Mais la masse noire s'en allait toujours sur la plaine unie.

La Brouchague croisait ses mains, et les lançait en avant, vers cet homme qui emportait le salut de l'enfant.

Ses yeux se fermèrent à demi, pour isoler l'image du vieux de l'éblouissement neigeux.

— Il tient un aiguillon. Ça lui sert à voir où la neige est moins épaisse. Ah! si tu m'avais écoutée, si tu lui avais signé son passeport un peu plus rondement, au lieu de lanterner et de le laisser s'échapper... Le

petit mourra maintenant... C'est sûr... Mon Dieu! mon Dieu!... Tiens, il a un paquet sur l'épaule... le gueusard! Je ne rêve pas... Un gros paquet... Il nous prend des choses encore...

Une volée d'injures partit de la fenêtre.

— Le voleur, le grand voleur... Il leur aurait arraché le pain de la bouche, s'il avait pu... Mais ce ne serait pas dit qu'on se quitterait comme ça...

Et Brouchagou, ricanant et hors de lui, s'était élancé dans l'escalier.

Il courut follement, jetant les pieds dans les traces profondes laissées par le vieux. Toute cette blancheur éclatante l'éblouissait. Le sol, qui glissait, craquait, se dérobait, semblait le précipiter en avant.

Il allait, cinglé par l'air froid, suivant tous les méandres de la trace, avec une avidité de chasseur emporté à la suite du gibier.

Lorsque la distance ne fut plus que de quelques enjambées, le vieux s'arrêta et se retourna.

— Hé bé, quoi, qu'est-ce que tu veux?

Entraîné par l'élan, Brouchagou fit encore quelques pas. Puis il chercha des mots, ne sachant que répondre :

— Je veux les choses que vous me volez.

— Je reprends le paquet de vieux fer que j'avais apporté en venant. Il n'est pas à toi, je pense.

— Je veux qu'on n'emporte rien de la maison.

— Ma peau, tu voudrais, assassin! Mais je préfère te donner mon paquet. Tiens, pauvre perdu!

Le vieux jeta sa ferraille, qui était liée avec une corde. Machinalement, Brouchagou se baissa pour ramasser le paquet, tandis que son père s'éloignait, traînant la jambe, sondant le terrain devant lui.

La plaine immense était comme écrasée sous le silence de la neige. En regardant alentour, Brouchagou se sentit isolé, comme si la terre eût été vide. Seule, la forme noire s'éloignait.

Alors, il se campa solidement, fit tour-

noyer les débris mangés de rouille qu'il tenait dans la main et les envoya droit devant lui avec tant de violence que la corde cassa en l'air.

D'instinct, le vieux baissa les épaules; mais une sorte de mitraille l'enveloppa. Les morceaux de charrue, les ferrures de charrette retombèrent sans bruit sur le sol mou; et le vieux, appuyé sur l'aiguillon, une énorme source rouge soudain ouverte près de l'oreille, finit, lui aussi, par s'effondrer, la face enfoncée dans la neige.

Brouchagou courut pour rentrer, comme si c'était lui maintenant qu'on poursuivait. Des flocons frôlaient son visage brûlant avec une légèreté de fantômes, et il frissonnait de leur contact glacé, comme si une foule de petites choses mortes l'eussent touché.

Lorsqu'il ouvrit la porte de la chambre, les deux mains fauves de la Brouchague s'abattirent lourdement sur ses épaules :

— Le vieux a fait son chemin, n'est-ce pas?

— Comment le sais-tu? fit l'homme, la voix étranglée.

D'un geste brusque, Brouchagou écarta les rideaux du lit. Ebouriffé, la peau rosée et les yeux secs, l'enfant souriait...

Ce livre, E de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 décembre 1925, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

CLAVECIN

Copyright by Fagus, 1926

L'ALPHABET DES LETTRES

CLAVECIN

PAR

FAGUS

F

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

A EDGAR MALFÈRE
ET
A LA MÉMOIRE
DE
PIERRE QUILLARD

AU LECTEUR

Celui qui fait profession de poésie doit s'efforcer dans tous les genres, apportant même soin au madrigal, au sonnet sans défaut, qu'à construire un long poème. C'est la meilleure méthode, sinon la seule, pour se rendre maître du plus sublime des instruments.

Les aînés donnent l'exemple : Racine ne dédaigna pas l'épigramme, ni Victor Hugo le calembour ; Virgile chantait le Moucheron, et le divin Homère le Combat des Rats et des Grenouilles, dit-on.

BALLADES

PRIÈRE A LA TRÈS SAINTE-VIERGE

Pour M. l'abbé Mollière, curé de Pringé.

— Reine des cieux, régente terrienne,
Empérière aux infernaux palus,
Je meurs de soif au bord de la fontaine
D'où pleut le sang de mon Seigneur Jésus.
Que fus-je ici que ce trouble Fagus
Qui peu valut mais souffert a ses peines ?
Accordez lui de joindre vos élus :
Je meurs de soif au bord de la fontaine.

François Villon et son frère Verlaine
Ont péché certe autant que moi ou plus,
Vous les sauviez, ô Vierge souveraine :
Veuillez sauver le serviteur Fagus.
Mon fils aimé, ma femme ne sont plus,
Mais je sais bien qu'aux cieux ils interviennent,
Vierge, de Vous soient leurs voix entendues :
Je meurs de soif au bord de la fontaine.

Par devant Vous j'invoque dans ma peine
Sœur Mélanie à qui parla Jésus,
Et Bernadette à qui sous la fontaine
Par dix-huit fois Vous êtes apparue,
Et vous, Thérèse-de-l'Enfant Jésus
Qui de mon fils au ciel êtes marraine :
Je vous en prie, rendez-nous absolus :
Je meurs de soif au bord de la fontaine.

Reine des cieux, régente terrienne,
Ai-je tout dit ? Je ne vois rien de plus,
Que vous prier de redire à Jésus,
Qui fut si bon à la Samaritaine :
Je meurs de soif au bord de la fontaine.

BALLADE VOTIVE A JEAN-MARC BERNARD

— Au matin d'or qu'éveille à peine un vent,
Les clairs rideaux de peupliers s'appellent;
Le Rhône énorme emporte en tournoyant
Les premiers feux et les premiers bruits d'ailes,
Et vers la rive où bleuit l'asphodèle,
Un jeune dieu levé sur l'horizon
Retient là-haut une étoile nouvelle :
Jean-Marc Bernard, de Saint-Rambert d'Albon.

— Sous la tonnelle aux grappes d'or mouvant,
Villon, Ronsard et Platon s'interpellent
En travestis d'inlassés bons vivants,
Quand, dispersant la joyeuse querelle,
Sa voix à lui s'élève comme une aile :
L'ode a jailli ! tous rediront ce nom
Saisi vivant par Minerve éternelle :
Jean-Marc Bernard, de Saint-Rambert d'Albon.

— Heure ni jour, l'enfer se soulevant,
L'horreur, le sang, et des spectres s'appellent,
Une prière à Dieu, puis, dans l'instant,
Un coup affreux : la boue et la cervelle,
Les os noircis, on ramasse à la pelle,
De croix pas même : où la mettre, à quoi bon?
La mort du brave a pris sous sa tutelle
Jean-Marc Bernard, de Saint-Rambert d'Albon.

Épitaphe en Envoi

— Seigneur Jésus, Jean-Marc fut doux et bon;
A sa patrie, à son prince fidèle,
Chantant pour eux il vint mourir pour elle :
Veuille accueillir au Paradis profond
Jean-Marc Bernard, de Saint-Rambert d'Albon!

BALLADE DU PAUVRE BOUGRE

Ici sui com l'osière franche
Ou com l'oisiau sur la branche ;
En été chante,
En hyver plore et me gaimante
Et me défeuil aussi com l'ente
Au premier gel.

RUTEBŒUF.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans,
Dans son taudis qu'on est triste à quarante !
Contre mon poële au cœur agonisant
Je viens blottir ma chair lasse et dolente ;
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
Dehors il neige à grand foison et vente,
Et bat mon cœur à l'unisson du temps ;
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans,
Dans son taudis qu'on est triste à quarante !

Mon fils aîné sous la neige sifflante
Trotte en soufflant dans ses doigts et toussant ;
Mon plus jeunet que la fièvre tourmente
Dans son lit froid délire et se lamente :
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Et toi ma femme, oh si douce et vaillante,
Malade aussi, tu vas nous consolant :
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans,
Dans son taudis qu'on est triste à quarante !

O Toi de qui sont les gueux en attente,
Seigneur Jésus, Seigneur des pauvres gens,
De Toi jadis était notre âme absente,
Jeunesse est vaine et de tout ignorante :
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !
Mais l'âge arrive, on pleure et se lamente,
On Te recherche, hélas ! il n'est plus temps ;
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans,
Dans son taudis qu'on est triste à quarante !

ENVOI

— Seigneur Jésus, dans la nue foudroyante
Quand Tu viendras au renouveau des temps,
Qu'à nos erreurs soit Ta bonté clémente,
Tant avons-nous souffert en Ton attente :
Prends en pitié tous Tes pauvres enfants !

SONNETS

SILENCIEUSE

J'aurais voulu, je veux encore
*U*nir à votre nom mon nom,
*L*e dur destin qui nous dévore
*I*nsiste pour répondre : Non.

*E*n vain ! je me veux faire encore
*T*enace plus que le démon,
*T*rès chère amie, et même amphore
*E*nclot votre nom et mon nom.

*T*out nous unit, tout nous sépare,
*H*é quoi, n'est-ce pas mieux ainsi ?
*U*ne telle aventure et rare

A la fois que si belle aussi :
*N*ulle étreinte, rien qui dépare
*E*n rien le compagnon choisi !

1922.

INVENTION DU SONNET

A Mademoiselle France Mathieu.

— Aux soirs d'or où les dieux redécouvrant leurs frère
Multipliaient sur terre et se mêlaient à nous,
Aux éphémères beaux, harmonieux et doux,
Ils léguèrent la lyre aux quatre cordes paires;

Quand Terpandre eut trouvé les trois voix septénaire
Nos maîtres en leur cœur se sentirent jaloux :
Filleuls exhérédés soudain réveillés loups,
Nous maudîmes la lyre et les dieux émigrèrent;

Deux revinrent; des fibres d'un grand cœur saignant,
Tressèrent chacun une lyre et les joignant
— Pétrarque d'Arezzole et Dante de Florence —

Pour qu'à nouveau l'on pût tendre sur l'univers
Une arche de beauté, de deuil et d'espérance,
Le sonnet fils des dieux ourdit deux fois sept vers.

CONFECTION SUR MESURE

I

— Pour résoudre l'obscur sonnet
Qui fermente en ton mésentère
De toi suffira-t-il de traire
Deux quatrains, deux fois un tercet

Selon le dessin qu'en traçait
Boileau monté sur Despautère
(Six, et sept : il est salutaire
De compter : huit) voyez, ce n'est

Rien de plus, et tel le souhaite
(Neuf, et dix) le maître poète
Avec le maître menuisier;

On assemble, et cheville et rogne,
Et Minerve au fond du panier
En pénitence grogne, grogne.

II

— Sertir en quatorze vers
Selon des règles concises
Aux prescriptions précises
Le discobole univers,

Revers trouble, absurde avers,
Esthétiques indécises,
Éthiques sur rien assises,
Érotiques à l'envers,

Toutes aurores qu'on lève,
Et toutes bulles qui crèvent,
Démons qu'on ne sait bannir,

Tout ce qui nous fait maudire
La vie et la vient bénir,
Tout ce qu'un sonnet doit dire.

III

— Gloire humaine offerte aux vers,
Calme extase des églises,
Chant des gouffres, chœur des brises,
Tout ce que l'orbe univers

Roule, angélique ou pervers,
Neige au cul des Cydalises,
Aubes en fleur, ailes grises,
L'empreindre en ce rien de vers,

Cœurs déclos, âmes fermées,
Cieux qui s'ouvrent, joies, fumées,
Ce qui meurt, ce qui renaît,

Tout espoir et toute envie,
C'est beaucoup pour une vie,
C'est assez pour un sonnet.

SUR UN PIED DANSE...

— Entends comme brame...

— Mon	*ou bien :*	— Brame
Ame		Son
Brame		Bon
Son		Drame
Bon		Mon
Drame :		Ame :
Trame		Trame
Dont		Dont
Mène		Ma
La		Verve
Laine		Serve
Ma		La
Verve		Laine
Serve !		Mène !

ou encore :

Brame
Mon âme
Son bon drame :
Trame dont mène
La laine
Ma verve
Serve. *etc...*

PRINCIPES

— Il me semble pourtant que j'omets quelque chose,
Quoi, je ne sais pas dire, et pourtant je sens bien,
Ce recueil-là n'est pas complet : quelle est la chose
Qui lui manque pour être bien, tout à fait bien?

Malheureux, tu n'as point promulgué ta technique!
Voilà l'âpre hiatus, et voilà le souci
Qui ce cœur dévasta! Seulement, de technique,
Il faut donc l'avouer, je n'eus jamais souci!

Il urge cependant que je m'en déterre une :
Tant de héros jamais n'ayant produit rien plus
N'en sont héros que plus! je vais en bâtir une,
Fais-lui, Lecteur, accueil : quoi te faut-il de plus?

Technique

— Tu veux naître Poète, eh! gars? baise ta plume,
Tes brosses, burin, lyre ou pipeaux, puis écris,
Vers carrés, biscornus, vers, proses; sois tout gris
Ou tout resplendissant; mastique, fange et brume

Ou ravage l'azur : mais que ton cerveau fume
D'un intérieur feu ! trotte avec les esprits
Bien peignés, ou bien sois un ange malappris,
Comme l'Enfant Sigfried bête et dieu, fends l'enclume,

Mais comme lui sors-nous ton glaive de géant :
Et le reste n'est pas, et le reste est néant,
Et l'art sans rage aux reins, c'est morne apostasie;

Entends ce seul avis, — il semble insane — que :
L'unique arcane pour fleurir en Poésie,
C'est se sentir Poète, et le reste un beau jeu !

ÉPITAPHE

Passant : j'ai fait *Psyché,* puisant là ma substance,
Anthinéa, L'Étang de Berre, Inscriptions,
Et *Le Chemin de Paradis,* pour l'excellence
Du parler précellant sur toutes nations.

Prospecteur de *l'Avenir de l'Intelligence,*
J'ai scruté son présent, ses délabrés passés :
Les Amants de Venise abrutis de démence
M'ont ouvert tout un siècle en ses cerveaux blessés.

Tel mon contemporain le bon poète Eschyle,
Passant, je tais ceci. Mais, sur le monument
Qui me résumera contre un mur de ma ville,

Il me plairait que fût gravé tout simplement,
Sans la palme qu'on voit le mois d'après flétrie :
Ci-gît Charles Maurras, il servit sa Patrie.

RYTHMES
ET
CHANSONS

DOUBLE RONDEAU FLEURI

Muse évadons-nous aux campagnes folles
Où nous engloutit une herbe odorante,
Sentir nous bercer, immense auréole,
Ton souffle, Nature, haleine géante
Pour qui j'étais né.

J'étais né pour être encensé des roses.

J'étais né pour être encensé des roses
Par Mai balancées avec harmonie :
Pourquoi m'enliser en d'abjectes proses
D'où toute syntaxe honnête est bannie :
Pour être encensé?

J'étais né pour être encensé des roses!

Quoi, polémiquer à même des choses
Pour qui j'eus toujours nausée infinie,
O prosopopée! O hypotypose!

La prosopopée a tordu ses ailes
Et l'hypotypose a crevé ses yeux;
Nous avons perdu la face des dieux
Et votre reflet, clartés immortelles :
La prosopopée a tordu ses ailes.

Sanglote, épopée; hurlez, villanelles.
Trompette, fends-toi; fleur, fais tes adieux :
Tout est fade et gris, tout est odieux :
La prosopopée a tordu ses ailes.

Immergeons en chœur aux boues actuelles :
Nous avons perdu l'oreille des dieux
Et votre reflet, clartés immortelles,
Trompette, pipeaux, à vous tous adieu :

La prosopopée a tordu ses ailes
Et l'hypotypose a crevé ses yeux.

NOEL BRETON

Sur l'air d'Anne de Bretagne

A la mémoire de mon fils Georges

C'est Marie, reine des vagues
Et des goëmons, } *bis*
Qui regagne sa Bretagne :
Vivent Marie et sainte Anne,
Ah! Ah! Ah!
Ave, ave Maria!

Saint Corentin l'accompagne
Et saint Yve aussi. } *bis*
Ils cherchent par les campagnes,
Vivent Marie et sainte Anne,
Ah! Ah! Ah!
Jésus qu'on dit près d'ici.

Ils ont fait toute la terre } *bis*
Et n'ont rien trouvé,
Ils ne savent plus que faire :
Où l'a-t-on caché, ma mère,
Ah! Ah! Ah!
Marie se met à pleurer.

Tous les maudits de la terre, } *bis*
Tous les mécréants,
Nous poursuivent de leur haine,
Nous et tous ceux qui nous aiment,
Ah! Ah! Ah!
Qu'ont-ils fait de mon enfant?

— Ma fille, lui dit sainte Anne, } *bis*
Encore essayons :
Nous revoilà-z-en Bretagne,
Vivent Marie et sainte Anne,
Ah! Ah! Ah!
Où c'est tout des bons garçons.

Entrent dans une cabane, } *bis*
Chez des paysans :
— Que demandez-vous, Madame?

Vivent Marie et sainte Anne,
Ah! Ah! Ah!
Vous êtes bien fatiguée.

Acceptez un coup de cidre } *bis*
Qu'on tire pour vous,
Dites ce qui vous amène,
Contez-nous vite vos peines,
Ah! Ah! Ah!
Et d'abord asseyez-vous.

— Je cherche mon fils, Madame, } *bis*
C'est l'Enfant Jésus;
Les maudits me le volèrent
Et c'est moi qui suis sa mère,
Ah! Ah! Ah!
Et nous ne le trouvons plus.

— Regardez-le qui sommeille } *bis*
Contre notre fils,
Il sommeille comme un ange,
Et j'ai taillé pour son lange,
Ah! Ah! Ah!
Ma robe de mariée.

Son lit est fait d'herbe fraîche } *bis*
Et genêt fleuri,
Le bœuf et l'âne le lèchent
Tout comme au temps de la crèche,
Ah! Ah! Ah!
Le chien et le chat aussi.

Jésus dans l'instant s'éveille, } *bis*
A tous il sourit;
— Bonjour mère, et vous, sainte Anne,
Et vous l'hôte, et vous, Madame,
Ah! Ah! Ah!
Que la paix soit avec vous!

C'est vraiment grande merveille } *bis*
Qu'enfant si petit
Parle avec tant de sagesse,
Car pour faire politesse,
Ah! Ah! Ah!
C'est en breton qu'il parla.

— Je monte revoir mon père } *bis*
Au ciel des élus;
Pour vous que pourrons-nous faire,

Parlez-en donc à ma mère,
Ah! Ah! Ah!
Qui m'avez si bien reçu?

— Seigneur, les gens de Bretagne } *bis*
Ne demandent rien,
Qu'être chez eux en Bretagne
Vivent Marie et sainte Anne,
Ah! Ah! Ah!
Et le droit d'être chrétiens.

— Mes amis, dit l'Enfant Juste, } *bis*
C'est très bien parlé;
A vos droits si l'on y touche,
Prenez vos fusils, vos fourches,
Ah! Ah! Ah!
Je serai-z-à vos côtés.

Et je vous confie ma mère } *bis*
Pour me la garder,
Tout le temps que sur la terre
— Vivent Jésus et sa mère,
Ah! Ah! Ah!
Il lui plaira de rester.

Moi, le ciel je le regagne
Et vous laisse en don
Notre-Dame à la Bretagne,
Vivent Marie et sainte Anne,
Ah! Ah! Ah!
Et la Bretagne aux Bretons!

} *bis*

Mois de Marie 1924.

RYTHMES

I. Haï-Kaï triple

— Une cloche tinte,
Le jour lutte, l'ombre monte,
Tout sombre, tout sombre.

Quelle cloche tinte?
Oh mon cœur, il bat si fort :
Quoi donc va mourir?

La nuit dans mon cœur
Et la nuit sur les campagnes;
Rien ne tinte plus.

II. Pantoum = Haï-Kaï

— Il pleure dans mon cœur...
— Il pleut doucement sur la ville...
— Hélas, quelle langueur!

— Sous une averse de lumière
La ville bout dans sa poussière...
— Tout sombre, tout sombre...

— Mon cœur émigre, où, le sait-il?
Vers tout delta d'or et d'avril...
— Une cloche tinte...

— Dans le ciel de braise et de cendre
Je vois l'air cuit monter, descendre...
— Le jour lutte, l'ombre monte...

— Loin du noir soleil dessécheur,
Me dissoudre, être une fraîcheur?...
— Tout sombre, tout sombre...

— Des nues de cuivre s'accumulent
Où l'électricité circule...
— Une cloche tinte...

— Dans l eau, fébrile et d'or, mouiller
Mes bras : comme un chien patouiller!
— C'est mon cœur qui bat si fort...

— Le ciel est plomb sur plomb, il pèse,
Tout rissole, trombe et fournaise...
— Qui donc va mourir?

— M'endormir, brute et bienheureux,
Au revers d'un vieux chemin creux...
— La nuit en mon cœur...

— L'orage éclate, croule, écume,
Bat l'univers comme une enclume...
— Et l'ombre dans les campagnes...

— Dans la campagne sans un bruit,
Entendre s'approcher la nuit,
Mourir ainsi...
— Rien ne tinte plus...

— Soudain l'arc-en-ciel,
L'arc-en-ciel, voici:
O, merci, mon Dieu!

CHANSON FARCIE A LA FAÇON DE NOS PÈRES

— *Lætabundus!*
Tant que Français France aura,
Dom Pinard on chantera :
Alleluia!

Laudamus qui bien en boit,
S'il est tel comme il se doit :
Res miranda!

Buvez pour bien être en point
Droit et sec : la nuit est loin :
Sol de stella!

Buvez bien et buvez beau,
Du toujours même tonneau,
Semper clara!

Tant et que n'en reste rien,
Vous le vôtre et moi le mien,
Pari forma!

Béni soit le bon copain
Qu'en régale son voisin,
Carne sumpta,

Bénis Brennus et Noé
Par qui dom Pinard est né :
Alleluia!

CANZONETTE DES SIRÈNES

D'APRÈS GABRIEL D'ANNUNZIO

— Sept sœurs, nous étions sept sœurs
Qui se miraient aux fontaines ;
Sept sœurs, nous étions sept sœurs,
Et belles comme des cœurs.

Entendez-vous les sirènes,
Les entendez-vous, mes sœurs?

— « Fleur d'ajonc ne fait farine,
Mûre des bois ne fait vin,
Ni fil d'herbe toile fine » :
Mais la mère parle en vain.

Nous étions sur la colline
Belles comme le matin.

La première, filandière,
Lui fallait des fuseaux d'or;
La seconde, tissandière,
Lui fallait navettes d'or.

Nous étions à la rivière
Belles comme des trésors.

La troisième était cousette :
Ne voulait qu'aiguilles d'or;
La quatrième, soubrette,
Voulait table à coupes d'or.

Et nous étions sur l'herbette
Belles comme des fruits d'or.

La cinquième, la dormeuse,
Voulait des courtines d'or;
La sixième, la rêveuse,
Ne rêvait que songes d'or.

Nous étions toutes joyeuses,
Belles comme une aube d'or.

Mais la dernière qui chante,
Chante rien que pour chanter,
Mais la dernière qui chante,
Elle n'a rien demandé.

Nous nous mirions en l'attente
De nos jeunes destinées.

— « Fleur d'ajonc ne fait farine,
Mûre des bois ne fait vin,
Ni fil d'herbe toile fine » :
Mais la mère parle en vain.

Et les sirènes marines
Nous chantaient notre destin.

La première file, file,
Tord ses fuseaux et son cœur;
La seconde tisse, tisse
Une toile de douleur.

Et la Mort tire l'aiguille,
Mauvais Sort est le tailleur.

La troisième, sa chemise
Se coud du fil de la Mort.
Pour la quatrième est mise
La table de Mauvais Sort.

Mauvais Sort est dans les coupes,
Et la verseuse est la Mort.

La cinquième dort et plonge
Aux suaires de la Mort,
Et la sixième elle songe
Entre les bras de la Mort.

La mère que le deuil ronge
Pleure sur le mauvais sort.

Mais la dernière qui chante,
Chante rien que pour chanter,
Mais la dernière qui chante
A la belle destinée :

Les Sirènes bruissantes
En leurs bras l'ont emportée.

Et la mer et les sirènes
La voulurent pour leur sœur,
Dans leurs bras elles l'emmènent,
Et l'entraînent dans le chœur :

Nous étions à la fontaine,
Belles, nous étions sept sœurs.

CHANSON DU CHÈVREFEUILLE

D'APRÈS MARIE DE FRANCE, CHRÉTIEN DE TROYES,
JOSEPH BÉDIER, PHILÉAS LEBESGUE, ET
AUTRES JONGLEURS INCLYTES.

A Mademoiselle Marie-Madeleine Martineau.

— La chanson du Chèvrefeuille,
Laissez-moi vous la chanter.
Bouche à bouche on la recueille,
Ainsi me l'a-t-on contée.

— Chèvrefeuille, chèvrefeuille,
Que de pleurs tu fis couler!

Tristan et Yseult la reine,
Je vous veux dire comment
Ils connurent joie et peine
Pour tant triste dénouement.

— Marjolaine, marjolaine,
Tant de peine ont les amants!

Ils se virent, ils s'aimèrent,
Ensemble devaient finir.
Le roi Mark en sa colère
Les voudra faire mourir.

— Que rosisse la bruyère,
C'est qu'hiver veut revenir.

Pour sauver sa souveraine,
Tristan s'enfuit de la cour;
Retourne aux landes lointaines
Où jadis a vu le jour.

— Romarin, sauge et verveine,
Gardez-nous du mal d'amour!

Se languit toute une année,
D'amour se meurt lentement,
N'en soyez pas étonnée :
Amour est deuil et tourment.

— Et la rose au matin née
Se fane au jour finissant.

S'en revient en Cornouailles
Là où tient le roi sa cour,
Tant triste qu'il en défaille,
Se cache aux bois d'alentour.

— Paille et foin et foin sur paille,
C'est sa litière d'amour.

Tristan çà et là s'abrite,
Plus ne sort que nuit tombant.
Chez les paysans il gîte,
Vit avec les pauvres gens.

— Épandez la marguerite
Et les lys d'or et d'argent.

— Tristan savez-vous nouvelles?
On attend joyeux déduit,
A Pentecôte prochaine,
Barons seront réunis.

— Ravenelles, ravenelles,
Vous verrai-je refleuries?

Seront là le roi de France
Et le duc d'Andalousie,
Cent vassaux, dix mille lances,
Verrons notre reine aussi.

— La rose et les lys de France,
Genêts de Bretagne ici.

Tristan à ces mots tressaille,
A la forêt il s'en vint :
Verge de coudrette il taille
Au coudrier du chemin.

— Grain d'avoine, brin de paille,
Qui te reverra demain?

Son nom grave sur la branche
Du tranchant de son couteau :
Sur la coudriette blanche,
Yseult le verra tantôt.

— Mais qui verra la pervenche
Rebleuir au mai nouveau?

Quand l'apercevra la reine,
Saura là qu'est son ami.
Elle comprendra sans peine
Que sans elle plus ne vit.

Liserons des haies, troëne,
Que de peine aux cœurs amis!

Tel un chèvrefeuille souple
A sa coudrette enlacé,
Tant que forment un seul couple,
Ensemble peuvent durer.

— Et violettes vont en troupe,
En troupe bluets d'été.

Mais qu'on les isole et cueille,
Chacun meurt de son côté,
Et se meurt le chèvrefeuille,
Et se meurt le coudrier.

— Chèvrefeuille, chèvrefeuille,
Que de pleurs vas-tu coûter!

O pure fleur de moi-même,
Belle amie ainsi de nous :
Vous que j'aime autant qu'on aime,
Vous sans moi ni moi sans vous.

— Chèvrefeuille est notre emblème,
Et ce soir où serons-nous?

La reine en forêt chevauche,
Y voit deux coudriers blancs;
Un est à droite, un à gauche,
A gauche elle a lu : Tristan.

— La Mort fauche, fauche, fauche,
Épis mûrs et blés naissants.

Son cœur tremble et se transporte
A voir un tel nom écrit,
Elle ordonne à son escorte :
— Prenons le repos ici.

— Quand la coudriette est morte,
Chèvrefeuille il meurt aussi.

On obéit, on s'empresse,
Et Brangaine au même instant
S'en vient dire à sa maîtresse :
— Ici près j'ai vu Tristan.

Fleurs des champs l'amour vous tresse,
Et vous dessèche à l'instant.

La reine quitte la ronde,
A vu l'ami de son cœur;
L'aimait plus que tout au monde,
Et depuis d'amour se meurt.

— L'amour fleurit tout au monde,
La Mort fauche toutes fleurs.

Entre eux deux la joie est telle
Qu'à peine peuvent parler;
Tous deux tremblent, ils s'appellent,
Tous deux tombent expirés.

— Fleur de chèvrefeuille est belle
Autant que son coudrier.

Si se meurt le chèvrefeuille,
Si se meurt le coudrier :
Ainsi Tristan et Yseulde
Moururent de tant s'aimer.

— Chèvrefeuille, chèvrefeuille,
Si mon cœur pouvait parler!

ÉPIGRAMMES
ET
MADRIGAUX

GLOIRE

A Madame Dussane, Comédienne.

C'est la corvette.
Auber-Scribe (*Haydée*)

— Entends, poète,
Ce soir est ta fête,
Ta muse est prête
Et le ciel a dit oui :

Un vol t'élance
Par l'éther immense,
Sous le silence
Des astres éblouis;

Puis tout retombe
Neige, fleurs, colombes,
Nourrir les tombes
De tes frères ici.

C'est moi, filleule,
C'est l'étoile seule,
C'est ton aïeule,
Qui là-haut resplendit,

Quand sur ta tombe,
Neige de colombes,
Mon baiser tombe
Et ta muse a dit oui :

Une plume tombe.

Ci-gît Maurice du Plessys-Flandre-Noblesse,
Gentilhomme authentique, et poète : ô grands dieux
Vous le savez, dieux purs! en nos soirs de bassesse,
Il aura su rester poète, et noble, et gueux,

C'est-à-dire noble trois fois. Que son exemple
Soit précepte à nous tous qui naissons flamme au poing :
N'oublions donc jamais que l'Art demeure un temple
Où la canaille ou pauvre ou riche n'entre point.

Cimetière Montparnasse : 20 Janvier 1924

A JEAN MORÉAS.

— Amphion de Dircé sur l'actique Aracynthe
A vu sa lèvre close et son pipeau brisé,
Et de tes grands roseaux et de tes lauriers roses,
Eurotas, Eurotas, les plaintes ont cessé,
Mais sur ta lyre, ô Moréas, vient et se pose,
Le frémissant essaim de l'Hymette exilé.

POUR L'ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS MORTS A LA GUERRE

Nos pauvres morts çà et là qui sommeillent,
Nos pauvres morts qui saura les entendre?
O Thierry Sandre, oh réveille, réveille,
O Thierry Sandre, oh réveille les morts!

Pauvres morts qui tendent l'oreille,
L'heure revient : Debout les morts:
Chantre de Héro et Léandre,
L'heure remonte, affreusement pareille.
O Thierry Sandre, oh réveille, réveille,
O Thierry Sandre, oh réveille les morts.

POUR CLAUDE DEBUSSY, DÉCORÉ,

Janvier 1900

— De Saint Janvier la dolente légende
Pour Debussy vient rajeunir :
Une goutte du sang martyr de Mélisande
Saigne à nouveau, descendant te fleurir.

POUR GENEVIÈVE LONGNON

10 Mai 1913

— Elle est née en Pentecôte,
Jeanne d'Arc est son abri :
Les vertus seront son hôte,
Et les dons du Saint-Esprit.

A M. RENÉ PHILIPON

— La flèche traversant deux cœurs
Va jusqu'au ciel et puis retombe,
Et les plus fraîches de nos fleurs
S'épanouissent sur des tombes,
Puis Dieu fait sur toutes douleurs
Descendre un fleuve de colombes.

A VINCENT MUSELLI

— O Vincent Muselli voici l'heure des lampes;
L'argent cerne l'ébène à l'entour de tes tempes,
Mais lui-même le temps, honteux de son affront,
Épaissit aussitôt le laurier sur ton front.

A ALPHONSE MÉTÉRIÉ

Vos vers sont les souples osiers
Où font étoiles les corymbes
Secrets et purs des alisiers :
Métérié, archange des limbes,
Que seriez-vous si vous osiez !

A THÉRIVE

— Le roi Henri m'a donné
Paris et sa rive,
Mais s'il me fallait quitter
Ton bedon, Thérive,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux Thérive, ô gué,
J'aime mieux Thérive !

AUX FRÈRES LE CARDONNEL

— Menton aigu, nez qui fend l'air,
Moustache de chat en colère,
Georges a tout du mousquetaire;
Séraphique psaltérion,
Louis avec magnificence
Vibre sous l'aile des Puissances :
Et la voilà donc, l'alliance
Du sabre-z-et du goupillon !

— Dis-nous, Fagus, sous quel prétexte
Tu refuses d'entendre un seul petit morceau
De Valéry? — Du Valéry? moi? quelque sot!
Tant qu'à subir J.-B. Rousseau,
Je l'aime encore mieux dans le texte!

— Quand j'étais petit
Je n'étais pas grand,
J' trouvais du talent
Même à Valéry;

Maint'nant je suis grand,
C'est encor plus beau :
Je trouv' du génie
Même à Jean Cocteau!

SUR MAURICE BOISSARD

— Cet animal n'est pas méchant :
Quand on l'attaque il se défend.
Par malheur il commence avant.

A M. JOUHANNAUD

Doux rond-de-cuir, chaque aube que fait Dieu lever,
Je fuis l'obscur logis où Lutèce m'héberge,
Priant saint Antoine de Padoue et la Vierge
D'autrement qu'en décombre au soir le retrouver.

Je double l'Institut, où je songe à cuver
L'eau d'immortalité, longe l'auguste berge
Où le Louvre me fait à nos Valois rêver,
Tandis que sur l'eau se dandine un chien crevé.

Par-dessus cinq cents toits l'Hôtel de Ville émerge,
Guêpier des guêpes de vingt révolutions,
Hérissé d'hommes d'armes d'or plantés en cierges,

Et sur son dada de bronze, l'huissier à verge
Étienne Marcel m'arrête de sa flamberge
Et me brandit ma feuille de contributions !

IMPRÉCATIONS A UN LACHE TRANSFUGE

Déplorable Ponchon, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tu vas à des croquants qui ne savent point boire
Et chez qui tous pinards prennent goût de bouchon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Le moins moche, Daudet, dessous sa vantardise,
Ne boit les soirs d'hiver, faut-il qu'on te le dise?
Que de l'eau de Janos, et, l'été, de Luchon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Geffroy l'Armoricain n'admet que la tisane :
"Cidre" dit-il, et moi : pur jus de pissat d'âne;
Hennique du Viandox, tout froid, à plein cruchon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Bourges pompe l'orgeat, qu'il dénomme ambroisie,
Et l'Arverne Ajalbert, sa mixture choisie,
C'est bière de Beauvais, puant l'impur torchon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Humeut les deux Rosny d'affreux bols funéraires
Recueillis en vos creux, cavernes quaternaires
Qu'arrosa le mammouth, ancêtre folichon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Descaves s'insinue en façon de rogomme
Du lait chaud, très sucré, voire un sirop de gomme,
Où trempe une angélique au vert de cornichon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Tout çà c'est prosateurs : des indignes de vivre.
Si ton Latin Pays tu le fuis pour les suivre,
Tu n'es qu'un renégat, un traître, un noir cochon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Ton estomac sera tout grouillant de grenouilles,
Ton fondement fuira tel les vieilles gargouilles,
Et ton zizi sera pis qu'un tire-bouchon,
Ponchon, Ponchon, Ponchon, déplorable Ponchon!

Que dis-je? pour les joindre il faut passer un fleuve!
Plein d'eau! si que pourtant telle horreur ne t'émeuve,
Songe à ta rive gauche, enfant, qui t'y cherchons,
Ponchon, Ponchon, Ponchon d'entre tous les Ponchons!

TABLE

TABLE

Au lecteur 7

BALLADES

Prière a la Très Sainte-Vierge. . . . 11
Ballade votive a Jean-Marc Bernard. . 13
Ballade du pauvre bougre 15

SONNETS

Silencieuse 19
Invention du sonnet 20
Confection sur mesure. 21
Sur un pied danse... 24
Principes 26
Épitaphe 28

RYTHMES ET CHANSONS

Double rondeau fleuri 31
Noel breton 33
Rythmes 39
Chanson farcie a la façon de nos pères . 42
Canzonette des sirènes 44
Chanson du chèvrefeuille 49

ÉPIGRAMMES ET MADRIGAUX

Gloire 59
Ci-gît Maurice du Plessys... 61
A Jean Moréas 62
Pour l'anthologie des écrivains morts a la guerre 63
Pour Claude Debussy, décoré 64
Pour Geneviève Longnon 65
A M. René Philipon 66
A Vincent Muselli 67
A Alphonse Métérié 68
A Thérive 69
Aux Frères Le Cardonnel 70
Dis-nous, Fagus... 71
Quand j'étais petit... 72

Sur Maurice Boissard. 73
A M. Jouhannaud 74
Imprécations a un lache transfuge. . . 75

Ce livre, F de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 janvier 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

LE CERF

Copyright by Jean Giraudoux, 1926

L'ALPHABET DES LETTRES

LE CERF

PAR

JEAN GIRAUDOUX

G

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

LE CERF

Vers le début de l'année, Fontranges, qui avait vécu depuis la mort de son fils dans l'affliction, ressentit un malaise contre lequel il se défendit d'abord, car il y soupçonna presque une distraction à son deuil : il lui sembla un jour qu'il aimait moins les chiens. Il continua à les dresser, à les caresser, mais il dut bientôt s'avouer que ses gestes étaient machinaux, que les chenils ne l'intéressaient plus. Il était le premier Fontranges auquel pareille aventure arrivât. Il en fut honteux et désolé. Les chenils des Fontranges étaient plus anciens que la plupart des familles nobles de France. Le remords que ressentit le premier Montmo-

rency qui se détacha des armes, le premier Racine qui renia la poésie, le premier Lauzun qui n'aima plus les femmes, Fontranges l'éprouva. De même que ce dernier Lauzun, pour en avoir le cœur net, ne quittait plus la maîtresse sur laquelle avait péri la fougue des Lauzun, il redoublait ses visites aux chiens. Les chenils ne contenaient, à part quelques rares achats en bassets et en cockers, que des chiens que Fontranges avait vus naître, dont pas une canine ne lui était ignorée, qu'il connaissait aussi dans leur caractère comme ses pensées... Mais ils ne l'intéressaient plus. Il ne se doutait pas que c'était ses pensées qui ne l'intéressaient plus... Il se forçait à promener ses favoris, mais il avait de la peine même à leur crier leurs noms, ces noms transmis chez les Fontranges par les chiens, Marmouget, Beckett, Clisson, Poltot, tous ces noms de haine confiés aux animaux les plus fidèles, et qui allaient survivre à la disparition de la famille. Il les laissait encore, le soir, auprès du feu de sarments, s'approcher de lui,

poser leur tête sur ses genoux, il prenait même cette tête ; mais tout ce que pensait Yorick avec sa tête de mort, Fontranges le ruminait avec cette tête de setter-gordon vivante et veloutée entre les mains. Il la secouait. Il entendait un froissement, un bruit de velours, qui était le froissement des longues oreilles, mais qui semblait celui aussi d'une cervelle dans un crâne. Il ne pensait pas très exactement : — Être ou n'Être pas. Il pensait : — Pauvre vie que la vie d'un setter! Soudain il se sentait cogné à l'autre genou ; c'était son braque bleu, qui, croyant réclamer une caresse, s'offrait à ce prisme de mort. Fontranges était un peu ému, il prenait cette nouvelle tête, la secouait elle aussi. Le geste de Yorick est plus facile, plus tendre, avec des crânes de chien, tous oblongs. Le braque haussait sa tête pour cette messe des chiens, pour cette puce divine qu'était entre ses deux yeux sa pensée pour son maître, et quand Fontranges l'avait lâchée, la laissait humblement retomber endormie jusqu'au sol brûlant... Toutes ces

questions que d'autres neurasthéniques se posent sur l'utilité des hommes, des musées, de la cuisine, Fontranges maintenant se les posait à propos des chiens, des mangeoires en ciment armé, et surtout des races de chiens. Après tout, pourquoi n'y a-t-il pas qu'un modèle unique de chien répandu dans le monde? Que de soucis épargnés! Bolcheviquement une notion de l'égalité des chiens s'insinuait dans le descendant de ceux qui avaient tant fait pour en établir et en codifier les castes. Il essayait d'y résister. Il sentait bien que la société était perdue si l'on acceptait de se donner à de pareilles théories et de ne pas surveiller les purs pointers. Mais c'est par devoir qu'il défendait l'ancien état de choses, qu'il achetait la chienne primée au concours de Bar-sur-Aube, qu'il faisait empailler pour le musée de son chenil son meilleur chasseur de bécasses, le premier chien d'ailleurs qui mourût au cours de la brouille de Fontranges et des chiens. C'était pendant la fermeture de la chasse, époque où meurent

presque tous les chiens, comme meurent pendant les vacances presque tous les professeurs. Fontranges pensa que ce désœuvrement des chiens le rendait peut-être injuste. Il ne pouvait pourtant pas les atteler. Une heure passée avec sa meute changeait son indifférence en irritation. Les défauts qu'un autre nerveux eût découvert chez les hommes, Fontranges les découvrait maintenant dans les chiens. Alors que jusqu'ici il les avait traités en êtres irresponsables, aussi indifférent à leurs défauts qu'un déterministe aux défauts des hommes, il s'affligeait de voir des chiens menteurs, des chiens sensuels, des chiens bavards. Sa métaphysique et sa morale des chiens n'avaient pu se maintenir dans cette catastrophe... La chienne primée de Bar-sur-Aube allait mettre bas. Il ne la visitait plus que par respect pour le nom des Fontranges. Il crut désirer comme autrefois la venue de petits animaux purs, d'une portée enfin arrivée sans encombre de l'Éden des chiens, avec ces relais si proches, si fragiles que

sont les existences des chiennes. Mais quand les quatre petits vinrent au monde, tous avec les stigmates désirés, marqués en belle place, il s'aperçut qu'ils lui étaient indifférents. La nuit, quand quelque chien de ferme aboyait, cette idée de l'égalité des chiens, de la vanité de leurs castes, le tenait éveillé et triste. Les roquets, les faux beaucerons, les bas-rouges se répondaient à la ronde dans un rôle médiocre, pour signaler quelque mendiant. Il supportait à la rigueur cela. Mais si quelque jeune chien de la meute, encore incertain de sa mission, donnait de la voix, il se retournait agacé dans son lit. Puis il s'irritait contre lui-même, il essayait de réagir. Il allumait. Il lisait ce qu'avaient écrit sur les chiens, non pas ce t abominable Linné, mais les écrivains qui les avaient le plus aimés, Buffon, Toussenel... Hélas! Un malheur lui arriva dans ces lectures. Feuilletant un soir au lit le Buffon, aux environs du mot chien, il tomba sur le mot cheval, et soudain il lui fut révélé qu'il aimait peut-être aussi moins les chevaux.

II

Les chevaux étaient plus chers encore aux Fontranges que les chiens. Tous, depuis Clovis, avaient fait la guerre, et aucun ne l'avait faite à pied. Le cheval était pour eux la base de l'homme sur la terre... Fontranges eut froid au cœur, il ne manquait plus vraiment que cela!... Il passa une robe de chambre. Il se mit à la fenêtre. La rosée du soir était tombée, et une bouffée si parfumée de toutes les fleurs et de toutes les herbes pénétra dans sa chambre qu'il hésita à l'aspirer comme autrefois à pleins poumons, tant ses sensations maintenant se brisaient sous lui, et qu'il ne s'y hasarda que timidement, comme sur la

glace. Par bonheur le parfum des deux gros magnolias qui avaient pris dans l'angle de l'aile et du corps du château exposé au midi la taille de sapins et qui étaient en fleurs, résista, s'imposa, et Fontranges embaumé s'aventura à regarder la nuit. La lune brillait. Elle éclairait, bien au delà de la Seine, les toits d'ardoise des Dollfol de Berteval, les éleveurs, qui tous en ce moment, jusqu'aux femmes et aux filles, dormaient tranquilles sur les notions invétérées et intangibles qu'ils avaient reçues des aïeux pour tout ce qui concernait les veaux, les taureaux, et les nourrains, et qui au réveil allaient retrouver intact leur cheptel. Il les envia. Était-il vrai que Dieu retirât au dernier des Fontranges cette monture sur laquelle il avait le droit, depuis 1125, d'entrer dans toutes les églises de la chrétienté? Il regagna son lit, relut Buffon. Mais ce mal qui l'avait détourné des chenils, cette espèce de peine à la vue d'un chien parfait, ce chagrin d'enfant devant la vanité de la noblesse canine, malgré les phrases de Buffon, ce

bolchevisme dans sa pensée aussi avait contaminé les chevaux. Les palefrois sur lesquels les premiers Fontranges avaient avec Charlemagne créé la France, et Diadumène leur premier cheval de course, qui avait battu en 1781 le cheval du duc d'Orléans, et Faublas qui sauva en 1848 son maître de l'eau comme un chien, par les dents, tous devenaient dans son esprit les égaux du cheval de ferme. Toute la chevalerie de France était soudain dans sa pensée mise à pied. Toute l'histoire de France devenait une histoire d'infanterie. Azincourt, Reischoffen, ces noms de défaites pour les hommes, mais de victoires pour les chevaux, résonnaient à ses oreilles aussi ternes que ces noms bourgeois de Bouvines ou de Coulmiers. Il voulut en avoir le cœur net. Par l'escalier de la tour, pour éviter le hall avec ses tableaux où il n'était pas sûr de ne pas apercevoir entre deux aïeux inconnus de lui un chien ou un cheval dont il savait par cœur le nom et l'histoire, il descendit, gagna les communs, et

ouvrit toute grande, d'un geste d'éclusier qui se suicide, lâchant sur lui-même sa rivière, la double porte de son écurie.

Le fox couché dans une des mangeoires grogna doucement, sans inquiétude. L'affaire de celui-là et de sa race était liquidée. Fontranges lui ordonna durement le silence. La lune inondait l'écurie. En robe de chambre, les pieds nus dans ses sandales, Fontranges, Apollon vieilli, regardait sous la lune ses quatre chevaux préférés, ce quadrige qu'il n'attellerait plus au soleil. Le parfum des magnolias se mêlait ici à celui des jasmins qui tendaient les communs. Avec quelle volupté il avait jadis respiré cette odeur, soutenue qu'elle était par la chaleur de l'écurie, quand il partait avant l'aube pour une chasse à courre. Cette nuit encore, elle le pénétrait, le touchait comme une promesse... Mais quelle promesse? Les magnolias, les jasmins, la nature en un mot, venaient sans doute d'être mis au courant des pensées de Fontranges. Tout ce qu'il y a de promesse pour un être dans leur doux

parfum restait vrai, mais par une logique que Fontranges ne comprenait pas, ces promesses s'appliquaient au passé : — Tu auras un passé heureux ! disaient les magnolias, et les jasmins s'en mêlaient : — Ton avenir a été sombre, triste, disaient-ils, mais tu auras, heureux Fontranges, des jours passés délicieux !... Le pauvre Fontranges, ses moustaches à la gauloise mal tombantes, pour la première fois devant ses chevaux sans son monocle, se débattait ainsi dans cette lune et cette ombre sans arriver, par la faute des fleurs, à trouver le vrai aiguillage entre ce qui était et ce qui n'était pas révolu. Les chevaux dormaient, étendus sur leur paille tressée, calmes tous quatre, les deux pur-sang, le demi-sang, et le cob. Fontranges les regardait avec rancune et pitié, comme on regarde dans son sommeil une maîtresse que l'on va quitter. Le cob ronflait. Les pattes enroulées et contournées autour d'eux ainsi que les peintres les dessinent lorsqu'il n'y a plus de place au bas de la page d'album, posés sur la

terre comme les chevaux marins le sont sur l'eau, éloignés des quatre noms dont les hommes les avaient baptisés et qui étaient inscrits au sommet des mangeoires, éloignés de tout langage, de toute pensée, ils goûtaient le sommeil des animaux les moins intelligents et buvaient à un gouffre noir, au chaos. La lune éclairait les taches blanches que le gris pommelé devait à son père Hébron. Mais la gloire d'Hébron, mais ces médailles blanches ne faisaient plus résonner aujourd'hui de souvenirs et d'orgueil le cœur de son maître. Fontranges avait presque honte de surprendre ainsi ces bêtes magnifiques, qu'il trahissait, et, sans le vouloir, il toussota, ainsi qu'il l'aurait fait pour avertir de sa présence un ami surpris dans le sommeil qui le dévoile. Trois reconnurent la voix de leur maître, le gris pommelé et l'alezan demi-sang tentèrent même de se dresser sur leurs pattes et hennirent. Sang et demi-sang dans le cœur des chevaux alimentaient de la même vigueur la fidélité aux Fontranges. Ils devaient

sortir d'un gouffre bien obscur, car la lune les effrayait. Mais du moins elle lustrait leurs robes. Jamais lune n'agita davantage le cœur des chevaux de Fontranges et ne leur donna un poil plus lisse.

III

SEULE Sebha ne se levait pas. C'était un noir pur arabe, dont il y avait toujours eu un modèle chez les Fontranges depuis Saint-Louis. C'était Sebha, appelée du nom de ce cheval cher au prophète lui-même, mais dont certains hippologues prétendent qu'il était un étalon et certains autres une jument. La même discussion régnait d'ailleurs à ce sujet à Fontranges. Les Fontranges au cœur dur réservaient généralement le nom à un cheval, les Fontranges tendres à une jument... Donc Sebha dormait. Elle dormait presque comme dort une femme, les jambes pliées, ses longs cils délicatement croisés, le col chaviré, por-

trait aussi de la gazelle que le Bédouin avait placée, à l'heure de la monte, devant la poulinière sa mère et l'étalon. Sebha était âgée, mais elle restait la préférée de Fontranges. Elle avait été toute son imagination, toute sa science. Les seuls livres qu'il eût réellement pratiqués étaient les traités arabes d'équitation venus à Fontranges en même temps que Sebha. Lui, qui n'avait jamais pu apprendre le mot anglais ou allemand le plus usuel, connaissait par cœur tout le vocabulaire créé par le Prophète ou les grands arabes pour le dressage et la vie des chevaux. Il ne parlait qu'arabe avec Sebha. Elle avait été aussi toute sa poésie. Lui qui n'avait jamais lu un vers français, savait tous les poèmes arabes sur les chevaux, les plus beaux entre tous les poèmes, au dire des Abencérages. Ces tournois entre poètes arabes pour décrire la queue de leur monture, ou le bruit de leur galop, lui aussi, ils le passionnaient. Bien qu'il n'eût jamais eu l'idée d'une métaphore, il trouvait juste de décerner le prix au poète qui

avait appelé la queue de Sebha une traîne de mariée, et son galop un pétillement de branchages en flammes. Sebha était arrivée à Fontranges dans l'année heureuse de son flirt avec Jacques. La poésie arabe n'est guère qu'un dialogue entre pères et fils au sujet de leurs coursiers. Au lieu de commenter à son fils les fables de Ratisbonne, c'est cette poésie que Fontranges lui avait transmise, tournant avec Jacques autour de Sebha, lui montrant, et comme le Prophète à son entourage, que Sebha était la jument parfaite, puisqu'elle était de face impatiente, de dos imposante, de côté puissante, ou bien le lendemain, quand il avait lu un autre poème, puisque Sebha de face était pareille à l'épervier, de dos pareille au lion, de côté pareille au loup. La seule fois où il pensa à ses deux filles fut le jour où il lut la description par deux fillettes du cheval de leur père Hamïr... C'était Sebha qui avait servi aux premiers galops de Jacques. Il l'avait ficelé sur elle. Pourquoi avait-il oublié ce jour-là qu'elle remontait

au fameux Dahïs, le joyau de la Palestine, mais dont le sang a attiré la catastrophe, dont la descendance a vu tuer sur elle plusieurs rois, ou a conduit dans l'exil des nations entières. Le sort avait dû rire, de ce père qui craignait de ne pas voir son fils assez solide en croupe du malheur... Pauvre Sebha!

Il s'approcha de la dormeuse. Il lui dit sèchement : Ugaf, ce qui faisait lever les chevaux d'Ali. Il lui dit, pour la première fois depuis son dressage, le mot Raba, qui réprimandait les chevaux de Zobeide... Sebha se leva, le regardant de ses yeux tendres, cherchant avec remords quelle faute elle avait commise en ce profond sommeil. Il s'approcha d'elle ; elle piaffa, courba l'encolure. Formée au dressage arabe le plus strict, chacun de ses mouvements paraissait rituel. Cette allure médiévale qu'elle avait à la promenade et que les châtelains voisins étaient forcés de reconnaître, sous ce harnachement que Fontranges par un petit caveçon ajouté à la bride, par une voussure

du pommeau avait apparenté au harnachement des croisés, elle la gardait même au repos, même sans selle... Mais Fontranges devait reconnaître qu'il ne l'aimait plus! Ces tout petits reproches qu'il avait parfois, dans un accès d'enjouement, formulé contre Jésus, contre Jésus qui n'avait pas, ainsi que Mahomet, créé une langue pour les chevaux, qui avait chevauché en tout un âne, il se trouva ridicule de les avoir faits. Sur son âne Jésus restait aujourd'hui vainqueur du tournoi. Fontranges sentit son âme soudain noire. Il ne savait pas que ce qu'il avait caressé sous la forme veloutée de Sebha, que ce qui tout d'un coup disparaissait de son imagination, c'était l'Orient même. Ces petits départs vers le lever du soleil au pas si léger et si sûr de Sebha, car seule peut-être de tous les chevaux arabes du monde elle savait encore aller au pas comme les montures des paladins, il ne devinait point que c'était de petits voyages vers l'Orient, et que cette joie qui le hissait sur sa selle à pommeau voussé, c'était l'es-

prit des Croisades... Tout cela ne l'intéressait plus. Au fond pourquoi n'avait-il pas gardé, comme l'avait fait son père, le nom de Sebha pour un cheval! Le cob, qui avait bu sans doute pendant son sommeil aux lies mères du chaos, en était excité. Fontranges n'aimait pas qu'un cheval sortît agité du sommeil, mais aujourd'hui cela lui était égal. Il songeait à la vanité des haras, de la reproduction, de la vie. Le cob rongeait sa corde pour s'échapper, hennissait vers Sebha. Autrefois Fontranges eût pris une chambrière. Aujourd'hui, il n'avait pour tout cela qu'indifférence, presque dégoût. Qu'il s'échappe donc, qu'il couvre Sebha! Il s'approcha, le flatta, le caressa. Ne pas battre un cob inconvenant! Il en aurait pleuré, il ne l'aimait plus. Il referma la porte avec précaution, comme un voleur de chevaux. Il venait de leur voler au moins leurs ombres.

IV

Ce dégoût des chiens et des chevaux dura. Si Fontranges avait su s'observer, il aurait pu voir qu'il s'était détaché aussi des autres animaux, des sangliers, des outardes, des lièvres. Mais toute sa vie s'étant appuyé sur les chevaux et les chiens, il ne souffrait vraiment que d'eux, et la souffrance causée par les cailles, les mulots, les râles de genêt, il la percevait à peine. Il prépara sans joie l'ouverture de la chasse. Il oubliait ou négligeait de tirer. Souvent, après avoir épaulé, et visé une perdrix, il abaissait son fusil, mais il ne se rendait pas compte que ce geste prouvait qu'il n'aimait

plus les perdrix. Blaireaux, renards se mirent à pulluler. La neurasthénie du seigneur ramenait dans le district les luttes primitives. Si Fontranges d'ailleurs n'avait pas eu devant lui ce rideau de chiens et de chevaux, il se serait aperçu aussi qu'il n'aimait plus les hommes.

Habitué à mesurer l'importance des hommes d'après les rapports plus ou moins étroits qu'ils ont avec le chenil et l'écurie, il croyait ne plus aimer le piqueur, le palefrenier à cause de leur métier. En fait, c'était que celui-ci lui paraissait trop rouge, l'autre trop pâle. Il croyait que, s'il éprouvait moins de plaisir à voir M^me^ Bardini, la jeune femme du contrôleur des hypothèques de Bar, c'était parce que le chien de M^me^ Bardini, un chow-chow égaré à la naissance de la Seine, ne l'attirait plus. Quand Renée Bardini bâillait, ce qui lui arrivait au moins une fois avec Fontranges, peu bavard, et montrait son palais rose, sa langue pointue, ses dents sans canines, toutes caractéristiques qui prouvent la bâtardise des chiens

mais la race pure des indo-européens, le regard de Fontranges évitait ce gouffre rose chair, parce qu'il lui rappelait, croyait-il, le bâillement du chow-chow. En fait, il ne trouvait plus rien d'agréable à la bouche de Mme Bardini, à la bouche des femmes. Il lut dans *Un Voyage en Russie* que les chevaux de Moscou avec leurs houpettes, leurs encensements, leurs sonnailles, leurs poitrails ornés et bondissants ne sauraient mieux être comparés qu'à des femmes. Il fut surpris de la justesse de l'observation. En effet, il devait y avoir des poneys comme Mme Bardini. Il l'observa le lendemain pendant sa visite. Pas de doute, Renée Bardini était faite pour être pomponnée, attelée, menée à l'étang : il ne l'aimait plus. Ainsi, il ignora que tous les hommes, et toutes les femmes, et les garçons et les filles, et les chefs de gare, et les maréchaux-de-logis de cuirassiers, et les barons et les rois, tous les figurants de sa vie étaient devenus pour lui des motifs de tristesse et de haine. Dissimulés derrière la première ligne sacri-

fiée des chevaux et des chiens, tous ces êtres attendaient qu'un vent eût soufflé sur la mélancolie de Fontranges.

V

Un soir où le vrai vent avait soufflé et ne s'était apaisé que peu avant le coucher du soleil, Fontranges prit sa pèlerine, son fusil, et par le parc gagna la forêt. A son passage les chiens et les chevaux, un peu engraissés, comme ceux d'Hippolyte amoureux d'Aricie, mais pour une sinistre raison, tirèrent en vain sur leurs chaînes. Il n'aimait maintenant se promener qu'à pied et que seul. La pluie dans les allées avait rajeuni les traces de roues, qui dataient du printemps. Des crapauds minuscules s'ébattaient en souverains héréditaires dans les flaques qui n'avaient pas une heure. Les averses d'une journée

avaient suffi à changer en paysage aquatique ce domaine hier sec encore, et les poules d'eau, les canards chantaient à la place des cailles. C'était un changement d'époque terrestre. Fontranges en jouissait. Il avait besoin que les arbres versassent sur lui de l'eau et non de l'ombre, que le sol ne résistât point mais l'aspirât, que le gazon n'essuyât pas ses chaussures, mais les oignît, et sa promenade le mena non au Roc Dur, mais à l'étang. Le soleil sur sa fin empourprait l'horizon et les chemins inondés. De moins entêtés que Fontranges, dans cette soirée lamentable, auraient renoncé à se dissimuler plus longtemps que l'on ne se console pas de la mort d'un fils, de l'outrage du sort à l'égard d'un petit Fontranges, mais Fontranges découvrait toujours à temps dans les ornières une empreinte de fer à cheval ou une trace de chien pour s'obstiner dans ses deux seules brouilles. Il arrivait devant l'étang. Le vent se levait à nouveau. La masse des sapins s'agitait d'un frémissement qu'on ne percevait qu'à sa frange. Un re-

noncement total, une désolation complète eût soulagé Fontranges. L'eau de l'étang arrachait de lui un reflet heurté et pauvre, une vraie confession. Devant ce lieu sinistre, tout autre aurait avoué qu'il n'aimait plus la France, ni ses rois, ni ces premiers Fontranges qui s'étaient acquis par leur courage et leur lenteur à comprendre la devise *Ferreum ubique.* Mais un hurlement lointain lui arriva juste à temps pour lui permettre de penser seulement : — Ce Miraut est insupportable!... S'il avait été franc, il eut avoué que Mme Bardini ne lui paraissait plus jolie, que Bella et Bellita ses filles ne lui étaient plus rien, que tout, plus que tout, lui était égal, plus qu'égal... Mais il se contint encore, et il pensait que Buffon aurait pu aussi bien écrire : — La plus déplorable conquête que l'homme ait jamais faite, c'est... lorsque soudain, il entendit des branches craquer. Il se retourna.

A cinq mètres de lui, dos à l'étang et au soleil, un filet d'eau argenté coulant de sa bouche, les oreilles tendues vers l'avant,

des frémissements courant de façon presque continue sur ses reins tout fumants de la pluie tombée, un cerf le contemplait. Il regardait Fontranges sans curiosité mais avec volonté, en hypnotiseur, baissant parfois le front. — C'est dans un tel moment, pensait Fontranges, qu'on voit combien sont stupides les histoires où le conteur fait poser un merle sur les bois du cerf! On sentait ces ramures sacrées, interdites à tout oiseau, les branches les plus antiques et les seules vivantes de la forêt. Le cerf d'ailleurs semblait avoir une mission précise. Il se rapprocha encore d'un pas compté et sans piétinement, si près que Fontranges vit son propre reflet dans des larges prunelles en amande. Puis, comme si la faveur divine de n'avoir pas peur, de regarder l'humanité, de lui donner des leçons de courage, était soudain ravie à l'animal, il s'effraya, bondit et disparut.

VI

Fontranges n'était pas superstitieux, mais il était sensible, et tout ce qui eût agi sur la volonté d'un esprit crédule, agissait sur son cœur avec les mêmes effets. Il ne croyait pas aux mauvais augures, aux ordres donnés par les corbeaux ou les chouettes qui hululent, par les chats noirs ou les lièvres qui traversent la route, mais de tels accidents l'amenaient à réfléchir avec pitié sur la crédulité humaine, sur tous les malheurs de l'humanité, sur les malheurs aussi des corbeaux et des chouettes, et par humilité et soumission il obéissait à ces présages. Quand un chien hurlait à la mort, il ne croyait pas qu'un voisin allait mourir,

mais il pensait, car il y allait toujours sans demi-mesure, à toutes les morts passées et futures, y compris les morts de chien, et il était aussi triste du hurlement que les vieilles du château. Il ne vit pas dans l'apparition du dix-cors un second miracle de saint Hubert, mais il était ému de cette attention du sort qui le faisait assister à une répétition bourgeoise de ce miracle, peut-être à son explication. Le grand cerf qui s'était soudain dressé, non pour lui reprocher sa cruauté et ses carnages comme à son patron, mais au contraire pour le blâmer de ne plus aimer la chasse, qui avait pris contre Fontranges la défense des chiens et des chevaux, ennemis mortels des cerfs, qui avait concentré sur lui dans le couchant et dans la pluie la sainteté de la vénerie, Fontranges savait bien que c'était le hasard qui l'avait fait surgir, mais que des hasards pussent avoir ce caractère de sainteté, il en était ému. Que le miracle de saint Hubert se reproduisît juste à l'heure où saint Hubert cessait d'être le patron de Fontranges, avec

cette tendre ironie qui forçait le cerf à supplier pour la mort des perdrix et des biches, avec cette absence de crucifix dans la ramure qui disait que c'était simplement un petit miracle de famille, presque laïque, non destiné aux foules, cela lui donnait aussi le sentiment d'un renouvellement automatique des miracles. Il pouvait en avoir moins de considération pour la nature, pour Dieu, ainsi que pour un grand homme qui vous conte deux fois la même anecdote, mais il en éprouva surtout le sentiment de la vanité des miracles, des hommes, et, cela était nouveau, de sa propre tristesse. Le détachement des chevaux et des chiens lui parut aussi vain que l'amour qu'il avait autrefois pour eux. Il connaissait ce cerf, comme tout le gibier de la forêt. Il savait ses habitudes de famille, le nombre de faons qu'il avait eus, son talent à défendre sa horde, son poids exact, mais il devait reconnaître que par un de ces gestes qui font bondir soudain les animaux dans un bestiaire idéal et les accolent à un saint ou à un martyr, ce

cerf avait bondi dans sa vie et s'était accolé pour toujours au dernier des Fontranges. C'était moins un miracle qu'une leçon de noblesse, presque de maintien, qu'une leçon contre la mélancolie, et la nervosité qui dégrade. Ces deux êtres qui s'étaient affrontés, comme du temps de saint Hubert, dans leur dignité, le cerf en tous points semblable à son ancêtre, le dernier des Fontranges guêtré par le bottier même de Saumur, et en monocle, car il n'avait pas eu le temps encore de reconnaître qu'il n'aimait plus les bottes et la parure, le cerf avec les mêmes goûts pour les jeunes pousses et le gazon, Fontranges pas trop imbu de radicalisme, de socialisme ou de snobisme, le cerf se cabrant, Fontranges le regardant pour la première fois plus dans les yeux qu'au défaut de l'épaule, cependant qu'un silence inhabituel régnait autour d'eux, et que tous les autres animaux, lièvres, lapins ou sarcelles, poissons dans l'étang, plus peureux encore d'avoir délégué leur force en ce seul animal, se cachaient au fond des herbes ou des eaux,

cela était une image d'autrefois, c'était pour un chasseur ce qu'est un chromo pour un enfant premier en classe. Ce satisfecit que Dieu lui donnait sur le tard le fit sourire. Or il n'avait pas souri depuis un mois... Il pensait à ce poil de cerf, si dur au toucher, si doux à la vue. Il pensait à ces naseaux de cerf, plus veloutés que des naseaux de cheval et qu'il n'avait caressés que sur les cerfs morts, la dernière fois sur le père justement du cerf d'aujourd'hui. La tendresse, l'amitié, la douceur se réinstallaient dans cette âme simple. Comme un héron se levait, il prit joyeusement son fusil, tira. Le héron en tombant fit jaillir un lièvre, qui fut tué lui aussi. Pendant cinq minutes, le couchant retentit de coups de feu que les bords encaissés de l'étang répercutaient dans toute la forêt, qui annonçaient que Fontranges revenait à la vie et que renaissaient pour lui les faisans et les lièvres. Il suivait presque inconsciemment le chemin par lequel le cerf avait disparu. Sur la trace du cerf se levaient des perdrix rouges, des râles, des

lapins; le cerf s'était mué pour la réconciliation en chacune des espèces volantes ou galopantes. Pour la première fois, Fontranges ne se sentait plus coupable envers elles, il les tuait joyeusement. Il sema sur son passage les petites morts des jours heureux. Les garde-chasse croyaient à un braconnier, mais les chiens hurlaient de joie, les chevaux, qui ne comprennent qu'indirectement, hennissaient d'entendre hurler les chiens. Dans la lune qui se levait, Fontranges revint couvert de bêtes aussi distinctes que dans les tableaux hollandais où est peinte la création, un héron, un lièvre, une fouine, des sansonnets... Il revint dans le chenil, fit sentir à chaque race sa proie. Les chiens bondissaient de délire... A travers l'œil-de-bœuf, il cria à Sebha hennissante le mot du prophète qui excite la monture à la guerre. Sebha piaffait... C'est ainsi que par l'intercession d'un cerf, Fontranges reprit la chasse, métier divin, et retrouva l'affection pour tout ce qui sert la chasse, chiens, chevaux, gardes et braconniers. Ce

n'était pas trop tard. Il ne se douta jamais que pendant quelques mois il avait haï les hommes... Le jour où il prit le train pour venir voir à Paris l'Exposition canine, il ne se doutait pas qu'il était réconcilié, non seulement avec les chiens, mais avec ses deux filles, avec Mme Bardini, et le deuil de son fils il le ressentait, non plus comme une diminution, un malaise, mais comme un vrai et terrible deuil. Car chiens et chevaux lui avaient caché aussi qu'il était brouillé avec les morts.

Paris, 1925.

PREMIER RÊVE SIGNÉ

PREMIER RÊVE SIGNÉ

J'ÉTAIS soldat, et je prenais la garde sur le front d'un perron d'onyx où montaient des sergents-majors. Elle passa. Je la voyais venir d'au delà l'horizon, — d'où surgissent les nuages, les triangles d'étourneaux, et les soleils, — de là-bas où la terre est ronde. Ses yeux étaient sans tain, et ne reflétaient pas les choses, ni mon visage, ni mes yeux; ils étaient noirs, mais comme l'air est bleu, d'être trop clairs; ils étaient plus grands que sa bouche où sa langue pouvait à peine passer. C'est, devinai-je, la femme d'un préfet, et je présentai l'arme, les mains crispées sur la vis de culasse. Ma gorge se contractait, j'avais envie de

crier si fort, que le rapport du régiment eût été troublé, que le lieutenant-colonel escorté du chef de musique fût venu et m'eût pris sanglotant, aux pieds de la femme du Préfet.

Elle me tendit les mains; elle m'aimait; elle frottait doucement ses pouces au fond de mes paumes, de la poudre de riz flottait et se posait sur ses oreilles, qu'elle givra. Ma pensée peu à peu monta, devint ma voix : je lui expliquai le maniement du fusil insistant sur ses désavantages. Des mots inoubliables me montaient aux lèvres; parfois, je sanglotais avec désolation; mes pieds étaient si las que je m'assis sur la première marche, et nous nous mîmes à pleurer tous deux, tellement que nous ne pensions pas à nous embrasser.

Le Préfet vint, il avait l'air très intelligent. Je montai dans un phaëton qu'il conduisait; j'étais derrière, seul avec elle, et nous étions pleins de joie. Les os de mes chevilles serraient ses pieds; les yeux rivés à nos yeux, nous en cherchions le fond mouvant. Parfois, toujours nous regardant, nous

poussions des plaintes amères. Nos cris dominaient le trot des chevaux bais, qui steppaient avec grâce, mais forgeaient ; les chardonnerets se perchaient, attentifs, sur les fils du télégraphe qui montaient, puis descendaient, au long de la voiture, comme ils montent, puis descendent au flanc des wagons. Le Préfet nous surprit joue contre joue ; il arrêta pour nous laisser désolés.

Il advint que nous étions seuls au milieu du Grand Marécage. L'eau me montait aux genoux ; je tenais la femme du Préfet dans mes bras, et soudain je l'appelai par son nom. Mais des forces cruelles dictèrent mon discours, et voici ce qu'elles ont déclamé aux plaines liquides :

PRÉLUDE

Alouette, chère Alouette, mon amour.

PREMIÈRE DÉCLARATION

Je ne vous aime pas avec des pommes, des branches d'aubépine, des baisers sur le cou.

La nature est lâche et désolée, mon

amour l'habite et ne lui ressemble pas : ce n'est pas l'hiver que les oies sont le plus blanches.

CONSÉQUENCE

Quand le destin nous aura séparés, j'irai, pour te revoir, de préfecture en préfecture, déguisé en troubadour.

OBJECTION

Mais il est 86 préfectures, et peut-être 87, si l'on crée la Seine-Maritime. Un seul homme ne peut les connaître toutes ; elles habitent le centre des départements, espacées par beaucoup de plaines, fières et solides ; beaucoup se mirent dans des fleuves, mais l'eau n'a jamais pu emporter leur reflet.

DEUXIÈME DÉCLARATION

Beaucoup d'hommes t'aimeront : que la qualité de leur amour ne te dupe pas, parût-il aussi fou que le mien. Rien ne ressemble plus à la queue du lion que la queue du bœuf.

FINALE

Alouette, chère Alouette, mon amour.

Ma voix se tut. De petits navires flottaient sur l'horizon : mais on voyait d'abord la coque, puis la voile, contrairement aux lois naturelles les plus récentes, et cela ne nous étonnait pas. J'embrassai alors Alouette, sur ses oreilles où la poudre de riz devenait neige, puis sur sa bouche, où ma langue pouvait à peine passer. Nous ne cessions de pleurer très haut, nos sanglots couraient sur la surface de l'eau, revenaient en écho, se buttaient, se choquaient, avec des rebonds et des glissades, comme des billes folles sur un billard.

L'un d'eux carambola le Préfet, qui revint. Juché sur des échasses, il barrait tout l'horizon et produisit la nuit. Les Étoiles naissaient au fond de l'eau, et se reflétaient dans le ciel; le grand Marécage s'alluma, s'anima, et mes pieds écartés en équerre roulaient sur des mousses tièdes, et je chantai, et mon ventre était battu d'eau fraîche, si bien que j'étais tendre et chaste comme un petit enfant. Soudain le Préfet arrêta d'un geste les nappes chantantes.

— Venez, dit-il, je vais vous présenter au Pape...

La première salle avait pour plafond le ciel. Il pleuvait au dehors, et l'azur en résonnait. Le mari d'Alouette nous présenta :

— Je suis, dit-il, petit-fils de conseiller de Préfecture, fils de sous-préfet, Préfet moi-même. Voici l'amant de ma femme, voilà son amante. Ce sont, en vérité, deux petits enfants; ils s'aiment tant qu'ils ne peuvent plus se séparer.

Un gros cardinal tira trois petites tortues de sa poche, nous les donna et dit :

— Je ne suis pas le Pape. Croyez que je regrette beaucoup. Je suis le grand Camerlingue.

Il ajouta, tristement :

— Nulle créature féminine n'est plus belle qu'Alouette!

La deuxième salle était pavée et murée de glaces; si bien que nous pouvions à peine, au milieu de toutes nos images retrouver notre vrai corps. C'est alors que je m'unis à Alouette; nos chairs se fondirent subite-

ment, et le même vêtement nous protégea du froid et du regard des miroirs. Nos têtes seules étaient désunies au-dessus de notre corps fondu, et nous pouvions baiser chaque endroit de nos têtes.

Le Préfet redit au second gros cardinal les mêmes mots :

— Je suis Préfet, fils de sous-préfet..., etc.. Mais ils avaient un sens tout nouveau ; ils voulaient dire, je ne sais dans quel but hypocrite :

— Je suis le grand Camerlingue, je viens exprès de Batavia, pour vous apporter trois petites tortues.

Nous étions étonnés de son mensonge ; le second gros cardinal lui répondit :

— Je ne suis pas le Pape. Je suis le jeune prélat violoncelliste.

Il ajouta, joyeusement :

— Alouette est plus belle que tout individu quelconque.

Dans la troisième salle, le pape était assis, à ce que me dit le fils d'Alouette, vicaire à Saint-Sulpice, « sur de grands

fracas de violoncelles ». Il avait les yeux transparents de la petite Marie, que j'aime les jours. Le Préfet répéta : — Je suis Préfet, etc. Mais la phrase avait un sens subtil que je ne compris pas. Le Pape me dit, persuasif :

— La religion est. Voilà un fait.

Ses yeux devenaient si transparents que l'on s'étonnait de ne pas voir derrière des os ou de la cervelle.

— Le pape est. Voilà un second fait. Je suis.

J'allais discuter cette mineure quand les violoncelles parlèrent. Ils chantaient d'une voix plus haute que les plus hauts violons, excepté l'un, qui avait son de flûte. Ils évoquaient toutes les beautés du monde, mais surtout l'étoile polaire. Chère étoile isolée, disaient les violoncelles-violons, pourquoi, ô solitaire, méprises-tu tes sœurs? Mais le violoncelle-flûte pleurait si languissamment que l'on comprenait la solitude. Le pape s'asseyait sur les notes les plus drues, qui le balançaient, toutes rêveuses.

Un nerf se déclancha dans ma tête. Notre hôte bondit, joyeux :

— Mon fils, mon fils, cria-t-il, vous voilà évêque. Vous ne pourrez plus accomplir l'œuvre de chair que derrière des lauriers-roses !

Je partis donc, en phaëton, avec Alouette, le mari conduisant, à la recherche des lauriers-roses.

C'était moi qui gardais le premier bosquet. Je me reconnus, bien qu'un sage ait affirmé que peu de gens se salueraient en connaissance, s'ils se rencontraient dans la rue. Je me reconnus, malgré le soir, et me dis bonjour. La nuit était tombée presque jusqu'à nos têtes. De grandes clartés se cachaient sous les arbres, où l'ombre venait peu à peu les déloger. Elles s'en allaient alors dans les cabanes, et narguaient la nuit de derrière les vitres, ou suivaient notre voiture, sous notre protection, juste au-dessous des lanternes. Je fis arrêter devant la guérite, où je montais la garde ; je n'étais nullement jaloux de mon image, et je lui

souriais pour qu'elle me sourît, heureux comme une mère qui a deux enfants.

Mais l'image ne me sourit pas; elle m'intima l'ordre de passer mon chemin, et elle ne me tutoyait pas. J'en eus peur et je m'obéis.

Nous repartîmes au galop de nos bais bien pommelés. Des jardiniers, assis au brancard de tombereaux pleins de glaïeuls, nous croisaient à chaque minute. Nous les injuriions, parce qu'ils étaient lents à prendre leur droite. L'un d'eux, que le préfet avait appelé « bâtard » nous menaça de son fouet. D'un geste, le mari d'Alouette changea la lanière en couleuvre. La couleuvre mordit son propriétaire, qui se repentit, et nous indiqua le second bosquet de lauriers-roses.

On y arrivait par une route chaude, que les étés ont poudrée. De grands frissons parcouraient les arbres, et continuaient dans notre corps. Nos ombres peureuses se blottissaient sous celle de la voiture. Je descendis enfin Alouette, et je m'assis à son

côté, derrière les branches. Le préfet montait la garde.

Or, je ne reconnaissais plus mon amante, n'ayant regardé que moi dans ses yeux.

J'étais interloqué; mais elle me tendit son pied, que je mis sur mes genoux. Je lui offris des macarons, puis des oublis qu'elle effeuillait lentement. Je dis :

— Alouette, je vous aime. Heureux, heureux qui vous connaît dans votre vie privée, vos habitudes, et assiste à vos petits déjeuners. Chaque matin, à huit heures, une grand douleur m'éveille. Elle prend, me dis-je, son chocolat. Il fume, bienheureux, dans le Saxe et réchauffe autour de la tasse des bergers et des bergères; elle boit quelques gorgées; une, deux, puis une encore; et ressommeille, près du chocolat qui s'endort et ne respire plus. Parfois, elle a beurré la tartine des deux côtés, et des aventures enfantines l'égayent.

Je bus ses regards qui étaient justement à fleur de ses yeux; je sanglotais de tout mon ventre, comme une gamine giflée; elle

me calmait, de sa main et de sa parole :

— Ne te suffit-il pas, délices du cœur, de m'avoir possédée dans la chambre du gros camerlingue. Pour moi, ce souvenir remplira toute cette vie, et débordera sur les autres. Nous nous rencontrerons peut-être au bras d'épouses ou d'époux, dans les gares ou des musées. Je te jure alors de porter ma main à ma fossette, et ce geste te dira que je t'aime de toute mon âme, de tout mon corps, de toute mon âme.

Le préfet vint nous en avertir en hâte. Il riait, cynique.

— Voilà les sbires, fit-il, fuyons, ô Léon!

Nous nous embrassions, sans l'écouter.

— Voilà les alguazils, fit-il, ô Emile!

Il se plaisait à ces assonances. Alouette se leva et s'éloigna, les yeux dans mes yeux. Il dit :

— Regarde, délices du cœur, elle part à jamais.

Elle partait, tristement, à reculons, ses lèvres entr'ouvertes étaient reliées par une salive transparente, qui moussait aux com-

missures. J'y reconnaissais tous mes baisers, je me précipitai vers elle.

— La paix, délices du cœur, commanda le préfet.

Je me révoltai :

— Je ne dépends pas, Préfet, de ta préfecture, lui ai-je crié, un homme d'un département vaut un préfet d'un autre. Es-tu donc préfet de la Haute-Vienne?

Il me regardait, surpris :

— Non, je suis du Gers, chef-lieu Auch.

Mais il me tenait solidement; je ne pouvais même, de mon gré, mouvoir mes paupières; il me tamponnait les yeux de son mouchoir, pour que les larmes ne me brouillent pas la vue, la dernière vue d'Alouette.

Elle disparut au tournant, pour toujours. Mes yeux ont suivi longtemps celle que je ne voyais plus. Ma seconde image se penchait sur mon épaule, pour me consoler. Mais j'avais besoin d'être seul, et elle n'insista pas.

Je me suis réveillé un matin de pluie,

las et désolé; mes membres gisaient sur mon lit, séparés, si naturellement inertes que j'hésitais à les rassembler autour de ma taille, qui me serrait comme un corset. Un rêve m'a amené Alouette; quel rêve me la ramènera?

Plût à Dieu qui est dans le ciel, qu'elle fût vivante, par l'univers, ici ou là. Je l'aurais attendue, immobile, me nourrissant de miches et de châtaignes, sûr de sa venue et de son règne, simple, immobile et patient, comme les arbres attendent la pluie.

Paris, 1907.

TABLE

TABLE

LE CERF 5
PREMIER RÊVE SIGNÉ 43

Ce livre, G de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 janvier 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 283

OPINIONS CANDIDES

Copyright by Gérard d'Houville, 1926

L'ALPHABET DES LETTRES

OPINIONS CANDIDES

PAR

GÉRARD D'HOUVILLE

H

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

RONSARD

La Société littéraire de la Touraine élève à Tours un monument en l'honneur de Pierre de Ronsard; car si celui-ci naquit en Vendômois, — et à Vendôme se dresse déjà sa statue, — il mourut en Touraine à l'abbaye de Saint-Cosme-en-l'Isle...

*
* *

Ce n'est pourtant pas dans les villes, ô mon cher vieux Ronsard, que j'aimerais voir de nouveau honorer ta mémoire. Certes

tu aimais la pompe, la magnificence et le faste et beaucoup de tes longs poèmes sont ordonnés comme un cérémonieux cortège au déroulement interminable et toujours somptueux. Mais si tu fréquentais les rois, et sans doute aussi les dieux, si tu savais bien leur parler, si tu parlais de tes maîtresses et de toi-même et de ta propre gloire et de ta renommée future avec un respect plus admirable encore, tu gardais, malgré tout, et à travers tout, une sorte de noble sans-façon, une bonhomie quasi divine, ainsi que doit l'être celle d'un Jupiter qui s'est déguisé pour mieux jouer avec les mortelles.

Tu es familier, ô mon cher Ronsard, et c'est pour cela que si naturellement je te parle. Car je te connais et je t'aime tant! et les dévots tutoient bien Dieu dans leurs prières. Mais toi, tu t'adressais aux grands librement ainsi qu'aux déesses; et ta retenue un peu hautaine s'enguirlandait souvent d'une si savante grâce, que le plus roi de tous, c'était toi, et que le don de tes vers

était pour tes amis couronnés une marque étincelante de ta faveur.

*
* *

Il y a si longtemps que je te chéris et que je t'admire qu'il me semble t'avoir connu dans une vie lointaine et t'avoir apporté en présent timide, aux premiers beaux jours, des fruits et des fleurs, comme à un vieil aïeul très doux, et très gourmand encore de toutes choses terrestres. Et il me semble que tu as dû m'accueillir alors avec bonté, parce que je m'appelais Marie.

La première fois que j'ai su ton beau nom, ton nom à la fois arrondi et acéré comme une rose et ses épines, j'étais une enfant. Je revois dans les mains paternelles le grand et vieux volume relié de fauve, couleur de feuille morte à la fois luisant et usé. Ce livre m'inspirait un respect très religieux parce qu'il était presque aussi grand que ceux-là, ouverts pendant la messe, de chaque côté de l'autel. De mes mains hésitantes, je caressais la reliure vénérable et

de ces pages jaunies, j'attendais de merveilleux secrets.

Alors la belle voix de mon père, patiemment et ardemment, récitait, pour que je la répète après lui, la petite ode effeuillée et si mélancoliquement enivrante :

Mignonne, allons voir si la rose...

Et ce fut la première fois, ô Ronsard, que je t'adorai!

Depuis lors, il ne s'est presque pas écoulé de jours où le livre de tes sonnets ne m'accompagnât. Que de fois, me promenant au fond de quelque allée ou de quelque bois n'ai-je pas récité tes stances sur la fontaine d'Hélène, dont les strophes alternées s'égouttent ainsi qu'une eau pure et rafraîchissent par leurs mots limpides et leurs vers pleins d'ombre, la chaleur du beau jour d'été!

Que de fois, comme une sœur inconnue, n'ai-je pas pleuré avec ta peine sur le tombeau prématuré de Marie, et combien de fois, conseil chuchotant et sacré, ne t'ai-je

en frissonnant entendu répéter tout bas :

Quand vous serez bien vieille...

*
* *

Ce printemps, par les nuits si pures et si calmes et qui resplendissaient sur un beau jardin obscur, je t'ai bien souvent évoqué, mon Ronsard, en respirant le parfum de tant de roses et en m'enchantant de la voix des petits rossignols invisibles qui, doucement et mélodieusement, se parlaient dans les arbres noirs.

Car si tu as chanté toutes les saisons, il en est une que tu as chantée plus que les autres et que, à toutes, tu préfères ; de même devine-t-on que parmi tes maîtresses si célébrées, la petite Marie fut la plus vraiment aimée, la plus humainement, la plus tendrement, la plus charnellement aimée ; aussi sa jeune vie s'est-elle effeuillée aussi brièvement que ta chère saison. Le printemps ! ce fut ta saison élue. Et quand tes cheveux devinrent blancs ils ne rappelèrent pas la neige hivernale, mais ces derniers frimas que fait

fondre le soleil gai : grésils de mars, gelées matinales sur les prairies par les aubes froides d'avril naissant.

Pour moi, tu n'es pas le poète des rois ni l'illustre chef de la belle Pléiade, ni l'auteur de grands vers et de longs volumes fameux : tu es le poète de l'amour et du frais printemps de France. Qui, mieux que toi, en a dit les belles aurores, et l'épanouissement de ses vergers et de ses champs, de ses aubépines et de ses roses? Qui, mieux que toi, l'a pleuré alors qu'il se fane, et nous a dit de nous hâter de le cueillir? Ah! pour avoir tant aimé les roses et les avoir si bien chantées, pour les avoir tressées tout le long de ton œuvre, telle une guirlande merveilleuse et qui circule à travers elle, comme un sang pur dans un corps vif, que de fleurs ne te doit-on pas en plus de tous tes lauriers!

D'avoir tant chéri les fleurs éphémères, d'avoir si fidèlement aimé l'amour, et d'avoir si constamment pensé à la mort qui guette, au temps qui fuit, à la rapidité de la jeunesse

qui passe, tu es resté toujours vivant, ce qui est plus beau et plus merveilleux que de devenir immortel.

Et c'est pourquoi, je voudrais, ô toi le plus grand et à la fois le plus divin et le plus humain de nos poètes, que l'on t'élevât à l'orée d'un bois qui te rappellerait les ombrages chéris de ta forêt de Gastine, un autel simple et familier.

Sur sa pierre, usée bientôt par les pluies, les oiselets pareils à ceux que tu connus viendraient boire, et leurs pattes aiguës grifferaient les lettres creuses de ton nom.

Les fleurs sauvages, les herbes épaisses monteraient vers le socle jauni ; quelquefois un petit bouc, une chèvre, un agneau, viendraient là paître, et en mai, les ronces refleuries écriraient par leurs arabesques, une seconde fois, ton nom printanier.

Les arbres séculaires répandraient sur l'autel leurs ombres augustes, et le soleil sur la pierre, ainsi que sur un feuillet immuable, tracerait des mots rayonnants.

Pour venir courber le front devant ton

autel, il n'y a plus de rois, Ronsard, et plus beaucoup de vrais poètes, mais je sais que l'hommage des cœurs naïfs te serait doux. Et puis, lorsque la nuit serait tout à fait tombée, à ton autel mystérieux et qui semblerait abandonné, les dieux sylvains viendraient porter des fruits et les branches de ces beaux feuillages qui toujours te furent amis, et les déesses à leur tour viendraient nues, nymphes et dryades, t'offrir la beauté de leurs corps invisibles, et aussi des fruits et des fleurs.

En libations, ainsi que pour les anciens dieux, j'aimerais voir répandre sur cette pierre, non seulement le lait rustique et le vin, qui souvent te réjouit et t'enivra, mais une eau très claire et puisée à quelque source inconnue, ô toi qui bus si bien à la fontaine des Muses, et toujours célébras si purement et si délicieusement l'eau!

Et des roses, des roses! Je t'accablerais de roses! et je te les ferais offrir par une jeune villageoise de Bourgueil, aux yeux bruns comme le plumage des rossignols, au

teint fleuri comme l'aubépine de mai; et pour mieux te rappeler celle-là, que tu as jadis aimée, parmi ses fleurs, sur le panier frais, elle posera deux branches de pin arrachées à l'arbre vibrant, et qui figureront, entrelacées sur l'amoncellement des roses, la courbe verte d'une lyre.

C'est cet hommage-là, ô Ronsard! que je te souhaite. Il serait plus agréable à tes mânes que la plus belle statue, que le plus hautain monument; et de ton humble autel agreste, il faudrait poser la première pierre par la douce nuit d'un printemps...

Juillet 1911.

A PROPOS DES TROPHÉES

Au moment où, dans le jardin d'automne (un geste ôtant la draperie dont étaient recouverts le buste et la stèle), les assistants attentifs, émus, respectueux, contemplèrent le beau visage de bronze en écoutant les paroles du maître Jean Richepin, paroles si pleines d'amour pour le poète et pour l'amitié et pour la poésie, — à ce moment, mon imagination m'emporta dans l'espace et dans le passé. Je me souvins d'une phrase, lue dans un très vieux livre de voyage écrit par M. Rosemond de Beauvallon ; je ne possède de ce long ouvrage qu'un volume et je le conserve précieusement, car au cours de ses pérégrinations dans l'île de Cuba, Rosemond de

Beauvallon raconte comment il vint demander l'hospitalité à *la Fortuna* chez don Domingo de Heredia. A cette époque reculée, les habitations de la montagne en la province de Santiago, encore boisée magnifiquement et sauvage, étaient assez éloignées les unes des autres, bien que les habitants s'en fussent réunis sous le nom aimable et rassurant d'*Enfants de la Montagne*. On parcourait à cheval les chemins tracés par les colons ou les sentiers abrupts, en lacets montueux ; M. Rosemond de Beauvallon était fort fatigué lorsqu'à la nuit tombée il parvint enfin à *la Fortuna*. Là, tout de suite, il oublia ses fatigues et ses peines, heureux de l'hospitalité qui lui fut offerte par don Domingo et Mme de Heredia ; joyeux de se voir entouré de fillettes aimables et tout particulièrement séduit par les sourires d'un petit garçon de quelques mois qui, réveillé, tendit les bras dans son berceau.

Ce petit garçon s'appelait José-Maria ; le voyageur français, en écrivant un peu

plus tard la relation de son voyage, aurait pu oublier ce très petit enfant. Mais non; il était resté séduit par José-Maria, et tint à le nommer tout particulièrement. Première conquête du futur auteur des *Trophées* qui, toute sa vie, sut séduire, charmer, retenir et plaire par ce que je ne sais quoi de rayonnant dont son accueil s'illuminait. Premier hommage aussi de la France, à celui qui devait la chérir et la choisir dans son langage et dans son cœur. M. Rosemond de Beauvallon, au nom désuet et sympathique, et doué d'ailleurs d'un très vif talent de narration, m'apparaît comme une sorte d'ambassadeur envoyé déjà par une impérieuse bien-aimée à son futur et chaleureux adorateur.

Cette *Fortuna* où naquit le poète, fut délaissée ensuite pour la nouvelle habitation du Potosi, célèbre par ses jardins étagés où poussaient avec prodigalité, comme plus tard dans le génie du poète, près des fleurs tropicales, les fleurs de France. Mais lorsque José-Maria, ayant terminé chez les Orato-

riens à Senlis son éducation — sa mère française, se séparant de lui pour en faire un Français, l'avait confié à son cher tuteur, M. Fauvelle, — revint passer deux ans à Cuba avant de se fixer pour toujours à Paris, il alla revoir le lieu abandonné de sa naissance. Et dans une lettre à son tuteur, il le décrit avec mélancolie. D'ailleurs, malgré son admiration pour les beautés de la nature tropicale, le jeune Heredia ne rêvait que le retour en France, la vie en France. Sa mère et lui habitèrent, à leur arrivée définitive à Paris, un appartement de la rue de Tournon. Les allées de ce même Luxembourg le virent donc souvent errer sous les arbres qu'il chérissait, dans tout l'éclat et la beauté de sa jeunesse. Plus tard, venant visiter Leconte de Lisle, boulevard Saint-Michel, il passa bien souvent par ce jardin; il y fit un discours ému le jour où on inaugura le monument de Leconte de Lisle. Et voilà que tout ceci est révolu et que c'est aujourd'hui à la mémoire de Heredia que, en ce même jardin qui vit ses

jeunes jours, s'élève à présent un hommage durable à la gloire de son œuvre. La France et Cuba, l'Amérique latine se sont réunies pour le lui élever; celle-ci, fière de l'avoir vu naître, celle-là, orgueilleuse d'avoir été choisie par lui comme la mère de son esprit et l'inspiratrice de sa gloire.

*
* *

En son génie, si purement latin, se mêle le lait puissant des deux races : la patrie de sa mère, normande, celle de Corneille; la patrie de son père, espagnol, celle du Cid. Et la lumière des tropiques y aurait ajouté une splendeur excessive, un parfum trop fort, si, transplanté à huit ans en Ile-de-France, les vaporeuses douceurs de ce climat, les finesses de ce ciel et les précisions de l'intelligence française n'avaient atténué ses splendeurs et ses exubérances par le goût et par la raison.

La flèche aiguë, pistil du clocher de Senlis, qui trace dans l'air doux une strophe invisible, apprit à ce jeune créole si ardem-

ment doué à ne fixer, de tout ce qui s'élançait en lui, que l'essentiel. Sans le choix, la mesure et le strict amour de ce qui seul ne se remplace pas, le poète eût été trop riche. Son faste suprême fut le dépouillement, et c'est pourquoi à son livre aussi bref qu'immense, convient si bien le beau titre : *Les Trophées!* Les Trophées : choix de quelques emblèmes privilégiés parmi le butin de l'érudition et des rêves, des siècles et des races, des fables et des dieux, des empires et des êtres. Choix de visionnaire où se concentre et s'illustre toute l'histoire de l'humanité, où, par la magie de quatorze vers, tour à tour ressuscite et revit une époque abolie, un conquérant oublié, un paysage mythologique, un dieu disparu... Ce pouvoir d'évocation, cette force victorieuse de la vie n'ont-elles pas contribué autant que la beauté intrinsèque des vers au succès mondial des sonnets de Heredia, de cet Heredia déclaré je ne sais pourquoi « magnifiquement impassible »?

Et d'abord pourquoi choisit-il pour en-

fermer ses rêves les remparts resserrés du sonnet?

Je me plais à voir en cette décision les lois mystérieuses de l'atavisme. Si le lecteur éprouve quelque peine au cours de ces brèves remarques à bien comprendre la vie, l'histoire de José-Maria de Heredia et de sa famille, je l'envoie tout de suite à la lecture passionnante de la remarquable thèse de Miodrag Ibrovac: *José-Maria de Heredia; sa vie, son œuvre, documents inédits.* Cet ouvrage de la plus haute et précieuse valeur contient tous les renseignements les plus intéressants sur le poète, sa jeunesse, son enfance; une correspondance entre sa mère et lui; entre sa mère et son tuteur; lettres, où les souvenirs sont pleins de pittoresque, où les sentiments palpitent encore. Ce livre est écrit avec une admiration très pieuse et très intelligente, une vaste érudition critique. Il a contribué, par tout l'intérêt qu'il a suscité voici déjà deux années, à resserrer autour du projet du monument les fervents et les admirateurs des *Trophées*, et c'est donc avec une

juste reconnaissance que j'ai le plaisir d'en parler ici. J'ajouterai que je préfère de beaucoup la partie biographique à la seconde partie : *les Sources*. En ces premiers chapitres, consacrés aux ascendants de José-Maria de Heredia, on lira avec curiosité l'histoire de Jean-Ferdinand de Heredia, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont la vie et les aventures sont d'un romanesque éclatant. Lui aussi, il aima la France; ne combattit-il pas à Crécy, ne céda-t-il pas son cheval à Philippe de Valois? Si les histoires des ancêtres amusent, subjuguent, n'est-ce point parce que l'on y découvre en maints traits de leur vie ou de leur caractère, tout ce qui explique les particularités de leurs descendants? Maints exemples nous prouvent que les lignées d'aventuriers, de combattants, de personnalités héroïques, hardies, avides, font s'épanouir un jour, éclosion qui les résume dans les dons de l'imagination, l'artiste, le poète.

Et le poète recrée le passé par le rêve et le fixe par le verbe. Ce Jean-Ferdinand,

gouverneur du Comtat Venaissin et de la ville d'Avignon, en fit bâtir les fortes murailles pour y mieux enfermer sans doute le pape Innocent VI dont il était l'ami. Plus tard, le Heredia qui débarqua en Amérique avec Bartolomeo Colomb, fut gouverneur de la Castille d'or et fonda Carthagène des Indes : lui aussi bâtit des murailles, épais remparts entourant sa conquête qui portait le nom de sa ville d'Aragon. Et sur leur blason ne voit-on pas s'élever des tours? Ce principe d'enfermer ce que l'on crée, de limiter pour mieux durer, laissez-moi le retrouver chez celui qu'on a nommé « le conquistador de la poésie », seigneur des sonnets infranchissables.

... Et sonnets impeccables, certes; mais « impassibles » pourquoi? Cette épithète d'impassible dont on qualifia les Parnassiens, et en particulier Leconte de Lisle et Heredia, m'a toujours frappée par son injustice et son inexactitude. Car il me paraît, — et je m'excuse d'avance de mon audace, — il me paraît fort hardi de qualifier un

poète d'impassible, l'impassibilité étant la négation de la poésie. Aucun poète ne contestera, je pense, que la poésie réalise le miracle produit par l'accord involontaire de l'émotion ou sensation ou impression, avec leur expression spontanée, colorée, musicale, verbale et rythmée.

Chez certains poètes, cette expression se délivre en floraison immédiate, en cris vers le ciel; chez d'autres, elle se refoule, et secrètement, lentement enrichie, se cristallise en pierrerie; ou, dans les antres mystérieux de l'inconscient, lente, se parachève en ces stalactites étranges : merveilles qui ont commencé par être des larmes. Mais le principe initial, le choc créateur involontaire, dont l'ondoiement lumineux s'exalte ou se propage, se concentre, reste le même et l'impassible ne le ressent point. Ou, s'il l'a ressenti, il a étouffé, sans l'utiliser, cette émotion originelle, contenant aussi bien délices que douleur : tourment enchanté. Or, la poésie des *Trophées*, pour avoir lentement mûri, en est-elle moins vivante?

N'est-elle point tout ondoyante de la lumière créatrice, et elle, durable, toute transpercée par le frémissement de ce qui change et passe? Le grand Leconte de Lisle ne mérite pas plus que Heredia l'adjectif « impassible ». C'est que le jardin de poésie, plus qu'aucun autre, est tout fleuri d'étiquettes : rare est celui qui va s'enivrant de couleurs et de parfums sans heurter son nez à ces pancartes austères. Celles des « écoles » d'abord; si vaines! si artificielles! Souvenons-nous que Moréas l'a déjà dit : « Il n'est ni romantisme, ni parnasse, ni symbolisme... » Est-ce que le même poète, selon les âges de sa vie et de son âme, n'est point parfois tour à tour romantique, classique, symboliste, etc.? Ne change-t-il pas comme un ciel, d'aube ou de nuit? N'a-t-il pas droit à des nuages, à des ténèbres, à des constellations, à des crépuscules, à des midis? Doit-il toujours rester éclairé par la même heure et projeter la même ombre? Or, non seulement le poète est classé par la critique comme une espèce botanique,

mais les premières épithètes dont on le qualifie, le désignent définitivement à l'attention d'un public toujours charmé de s'instruire une fois pour toutes. L'un devient pour jamais « splendide » ou « marmoréen », l'autre « doux », le troisième « puissant », le quatrième « délicieux », le cinquième « incomparable » et le sixième « incompréhensible », etc. Et en voilà pour vingt volumes. A plus forte raison, ces qualificatifs seront-ils immuablement suspendus à un nom, si ce nom n'a signé qu'un livre.

Mais loin de ces arrêts, pourquoi nous interdire en ne citant, par exemple, que ces trois noms, de juger que parfois Victor Hugo, aux alexandrins protéiformes, est le premier des symbolistes, que dans *l'Hérodiade* de Mallarmé frémissent des voluptés raciniennes, que certaines strophes de Rimbaud enflent à ses bateaux ivres des voiles toutes classiques ?

*
* *

De là, une extrême difficulté à voir clair

dans « les sources ». Et ajoutons que les jeux des « sourciers » sont souvent aussi maniaques qu'ingénieux.

Car les gouttes semblables de l'éternelle onde poétique, on ne les retrouve point dans l'emploi des mêmes mots, ni le choix des sujets; ou bien alors, c'est l'imitation ou la parodie. Les véritables parentés existent dans la cadence secrète des strophes, le souple mystère insaisissable du mouvement lyrique, l'élan vital du poème, l'association des images et des sons.

C'est pourquoi je ne fus point frappée par la filiation que beaucoup de poètes ont reconnue entre la poésie de Leconte de Lisle et celle de Heredia. Certes, Heredia chérissait, admirait, vénérait Leconte de Lisle et le nommait son maître. Mais si d'une oreille neuve, d'un esprit non préparé, on accueille au hasard la lecture de leurs poèmes, on en perçoit aussitôt la différence initiale. La strophe de Leconte de Lisle, ses grands vers, s'enflent, écument, déferlent avec le bercement grandiose des

océans dont ils ont la monotonie, la splendeur et l'immensité. Tandis que la strophe de Heredia, dès son début, est décochée avec la sûreté d'une flèche rayonnante et dont nous sentons vibrer la force rapide dès le départ, sûre de son but bientôt atteint dans un frémissement définitif. Le vers « herediesque » est plus sonore que musical, il possède le rythme de la lumière et toute sa vraie couleur réside en son mouvement. L'adjectif n'en est que le muscle. C'est pourquoi ses disciples n'ont jamais su l'égaler.

Le poète a choisi avec un sûr instinct et des puissances magiques, à travers les âges, des minutes intenses et les a ressuscitées. Chaque sonnet est un bond prodigieux hors de ce qui est révolu, ou un élixir plein de jeunesse immortelle. Cette puissance incantatoire, nous la connaissons à un historien tel que Michelet; cette nouveauté intarissable, ce sens humain de la vie qui fuit, des fleurs de l'amour et de la mort, nous les goûtons encore dans Ron-

sard et certains sonnets de du Bellay; ce sens des grâces et des beautés antiques, nous le chérissons dans Chénier... Les parentés des *Trophées,* les voici sans doute. Mais détournons-nous des reflets trompeurs sur lesquels les critiques curieux se penchent en agitant l'eau perfide des « sources ». La seule source de poésie, c'est celle-là jaillie du sabot de Pégase et chaque poète a le droit d'y boire à son tour, au creux de ses mains réunies, en sa coupe d'or pur, en sa verrerie bizarre ou en sa tasse de bois.

*
* *

Une fois de plus, ouvrons les *Trophées*. Tout a été dit sur l'érudition immense du poète, la pureté, la force et la richesse de son vocabulaire, la rigueur de sa forme, la minutieuse exactitude des connaissances les plus diverses, l'éclat de ses rimes... Mais cette œuvre illustre, désormais classique, et si vivante qu'elle ressuscite les vies éteintes, on n'a pas dit assez à quel point elle est humaine. A côté des sonnets tels

que *le Vieil orfèvre, les Conquérants* ou *le Bain des Nymphes, Persée et Andromède, l'Estoc, Émail,* n'y a-t-il pas *la Belle Viole, Antoine et Cléopâtre, Villula, la Source, l'Exilée, l'Ancêtre, Médaille antique, Regilla, Mer montante, Épigramme votive, la Jeune Morte*, toute la suite d'*Hortorum Deus*, où la tendresse, la familiarité, le sentiment profond de la nature, le goût de vivre, la mélancolie de mourir et de savoir que tout disparaît laissent en nous leur éternel écho? Ont-ils vraiment lu *les Trophées*, ceux-là qui ont osé reprocher à leur auteur « son absence de pensée » et son absence de sensibilité?

Le poète qui garda toujours en lui la candeur sublime de l'enfant, prodigua si largement ses dons de joie et de lumière, poussant la générosité jusqu'à dissimuler ses tristesses, n'apporta que grâce, aide et réconfort à tous ceux qu'il aimait, ne laissa que de beaux souvenirs et transforma tout autour de lui par la force de son rayonnement: celui-là cacha le visage de sa sagesse

sous le sourire de son insouciance heureuse, de son indulgence et de sa bonté. Sa haute acceptation des lois de la nature, sa résignation devant tout ce qui fuit, sa contemplation méditative des forces changeantes, son goût de toutes les beautés, et qui ne dureront point, mais recommenceront, il a pourtant exprimé tout cela avec une plénitude sublime, tout cela, c'est-à-dire la poésie éternelle : le passé, la nature, l'amour, la mort... et leur consolation par cette poésie. Pendant la guerre, les jeunes soldats qui n'avaient point connu le poète et emportaient *les Trophées*, près de leur cœur, y retrouvaient, — m'écrivaient-ils, — le rétablissement de leur équilibre moral et les vertus de la plus stoïque endurance; ils avaient bien su, eux, découvrir et ressentir le sens magnifique et profond de l'œuvre. *Les Trophées* sont aux héros. Ils y retrouvaient ces liens inflexibles qui lient l'avenir au passé, les conquêtes, les combats, « le piétinement sourd des légions en marche », les sombres grandeurs de l'histoire, la sa-

veur terrible de l'héroïsme; cette *Mort de l'Aigle* qui semble déjà saluer le destin ailé de nos Guynemers; *les Funérailles*, où la mort des soldats enfants est exaltée, puis les regrets, les souvenirs des douces choses de la vie; et plus haut encore, au-dessus de tout cela qui avec du sang, de l'orgueil et de la douleur, écrit le sort des peuples, la grande acceptation de l'âme et le renoncement dans la sérénité.

*
* *

Quelques admirateurs de Heredia lui ont également reproché d'avoir été uniquement païen, de n'avoir consacré que deux sonnets des *Trophées* à la naissance et à l'enfance du Christ. Heredia gardait cependant une empreinte très profonde de son éducation chez les Oratoriens de Senlis et son âme était naturellement religieuse, puisqu'en lui tout était lumière. Sa sérénité splendide ressemblait fort à la confiance totale du croyant en la Divinité. Cette confiance, il la ressentait aussi vis-à-vis de son

livre; non par orgueil, car il était modeste, admirablement simple et insouciant, mais par une sorte de conviction instinctive, de certitude tranquille, de foi totale. En son livre il avait mis son âme. En ses derniers jours il caressait la reliure des *Trophées* et disait : « Ils vivront! » Récompense superbe de l'artiste au cœur si pur! Ils vivront! Oui; ils vivront, tant que vivra cette belle langue française, cette France, que, dès son enfance, José-Maria de Heredia épousa d'un choix passionné. Et, s'il se fit français, il n'a pas failli aux enseignements de sa vieille race espagnole, et, comme ses ancêtres, il a bâti. Non plus les remparts, les créneaux, les murailles autour des villes fondées ou conquises. Sa race désormais voulait plus que les richesses matérielles. Au-dessus de ces pierres périssables, il fit un temple élevé par l'esprit, un temple aussi parfait en ses proportions, aussi émouvant par tout ce qu'il évoque que le Parthénon lumineux sur l'Acropole sacrée. Le premier sonnet des *Trophées* s'intitule

l'Oubli ; il commence par ce vers plein d'espace et de tristesse immense :

Le temple est en ruine au haut du promontoire...

Mais le temple du poète est intact en sa beauté et l'oubli ne se suspendra pas à son fronton que rien n'ébrèche. Le temps respectera ses colonnes lumineuses ; l'azur vivant et ses souffles clairs circulent entre leur danse immobile, avec les voiles de la poésie ; le jour et la clarté les colorent parmi les feuillages. Un grand paysage de nature et de rêve infini l'environne et se perd à l'horizon des siècles. Les pèlerins du passé et de l'avenir se rencontrent parfois sur les marches que fleurissent les printemps nouveaux ; et résistant aux tempêtes comme aux soleils, dominant une mer aussi bleue que la mer des tropiques, il dure, il durera, le temple sans défaut présentant ses trophées, face aux siècles, « au haut du promontoire ».

Octobre 1925.

LA MAISON DU POÈTE

Il y a bien peu d'hommes et même peu de poètes, auxquels soit donné le bonheur, accordé le privilège, d'atteindre à une sorte de sommet de la vie, et de toucher, d'arrêter en plein vol la grande aile de la destinée. Sentir que l'on atteint un suprême instant, que l'on tient dans ses mains humaines sa plus grave, sa plus splendide, sa plus lumineuse heure, et sentir cela, non pas seulement avec l'intelligence du tribun, mais avec la conscience mystérieuse et presque divine du poète, être pour tout un peuple la voix annonciatrice, « l'annonciateur » (au nom prédestiné) des lendemains héroïques, tenir le premier le glaive au-dessus

d'une foule impatiente de porter les armes, enflammer toute une multitude par les étincelles du génie qui vous anime, revenir dans son pays longtemps quitté pour lui montrer du geste l'avenir et la gloire, tel fut le rôle, tel fut le sort, tel fut le sort féerique de Gabriel d'Annunzio, telle fut l'aventure dont s'émerveilleront plus tard les légendes : « Alors le poète revint... »

Dans la belle lettre que Maurice Barrès, au cours de ces émouvantes journées italiennes, écrivit au poète son ami, il lui dit que l'on ira plus tard en pèlerinage à cette villa française où, entre la mer et la forêt, Annunzio passa tant de mois pendant plusieurs années. Or, comme un peu et même beaucoup de l'âme des poètes imprègne les logis qu'ils ont aimés, vous me demandez quelques souvenirs, quelques détails sur cette villa dont je connus une fois l'hospitalité, comme tous les artistes amis qui voyagèrent sur le rivage.

Elle est située au Moulleau, cette villa,

et s'appelle Saint-Dominique. Lorsque le maître de céans est absent, la statue du saint, dans la haute petite niche du portail, veille sur la demeure. Mais si le poète est là, le saint s'en va, la niche est vide.

Le saint se promène peut-être alors dans la forêt, bénit les sangliers, les écureuils et les oiseaux, et cherche les dernières fées; car, au Moulleau, non loin d'Arcachon, le paysage déjà revêt l'âpreté et la sauvagerie des Landes. Les pins innombrables de sa forêt sans fin portent tous au flanc leur blessure résineuse, et Théophile Gautier chanta, jadis, leur tristesse et leur beauté et les compara à celles des poètes. Lorsque, monté sur la plus haute de ses dunes de sable blanc, la dune saharienne du Pilat, étincelante de pâleur immaculée, vous contemplez, d'un côté la mer et de l'autre la forêt, une grande et belle mélancolie faite d'espace et de solitude envahit le cœur. L'océan sombre des arbres est aussi onduleux, aussi infini que les eaux marines de la vaste baie que joignent à l'Atlantique les

passes et les barrages redoutés des pêcheurs. La molle ondulation des rives, la lumière souvent voilée, l'air balsamique et salin, ne donnent pas à qui les contemple et le respire, le désir de l'activité et la sensation de la force, mais une sorte de repos, d'oubli momentané, de délassement et de rêve. Pays pour les haltes; terre qui semble être celle du regret et de l'espoir; délicieuses, molles et pourtant secrètement vivifiantes limbes, où l'on se souvient et où l'on attend...

Les barques ailées sillonnent le bassin nuancé et balancent le promeneur pensif parmi les variations sans fin de la lumière; et, à travers la forêt, les petits chevaux vifs emportent le cavalier, ou, attelés l'un derrière l'autre, entraînent la légère et rapide charrette à sable, aux roues si hautes, et dont Titania posséda peut-être, dans sa forêt de songe, le modèle infiniment réduit : coque de noix entre deux grandes toiles d'araignée.

La forêt au premier abord monotone, pinède ininterrompue, murmurante, hou-

leuse, éternelle, est bientôt, pour celui qui l'aime, variée à l'infini. Tantôt, ses sous-bois sont plats, désertés de fleurs, ensablés ou tapissés d'aiguilles sèches; tantôt, au contraire, tout fourrés de jeunes chênes soit verdissants, soit orangés selon les saisons, de lentisques, de bruyères, d'ajoncs, de genêts, de fougères immenses; ils montent ou dévalent, offrant des points de vue inespérés, de grandes descentes vers des lacs salés immensément plats, azurés comme des mirages, ou des trouées brusques sur l'océan et ses grandes vagues mugissantes qui surprennent après le calme apparent du bassin clair. Tantôt s'ouvre une clairière où, près de la maison forestière, les poules picorent et le petit ânon se roule dans le sable, au pied d'un mimosa inattendu; tantôt les troncs serrés des pins se referment sur une nuit sacrée que trouble seul un chant d'oiseau.

Le printemps la pare, cette forêt, du grand manteau d'or des genêts en fleur, des ajoncs épineux et des mille corolles sau-

vages ; un peu plus tard c'est sa saison d'argent, mai, juin, tous les cystes épanouis et la neige robuste des aubépines immenses ; l'été la dépouille ; mais déjà septembre ensanglante les beaux fruits des ronces, mûrit la rougeur orangée des arbouses, jaunit les petits chênes, violace les premières bruyères, grandit la tige cramoisie des ricins sauvages et, l'hiver, le grésil exquis des bruyères blanches la saupoudre de gouttes emperlées. Forêt magique et blessée, le poète aimait se perdre en vous et interroger vos dryades !

Car c'est là qu'il a longtemps vécu. La forêt lui rappelait-elle un peu les pins dantesques de Ravenne ? Le rivage incurvé celui de quelque port italien ? Certes ce n'est pas là la lumière, le parfum d'Italie... Mais je vous l'ai dit, le souvenir, l'attente de ce qui fut et sera plus beau. Contrée pleine de charme et qui, sans éblouir, retient.

Et là, mûrissait mystérieusement la grande heure future.

La dune étincelante, triste et blanche

comme un mausolée mouvant, n'était pas le tombeau des splendeurs passées; elle se préparait aux empreintes étonnantes que l'avenir écrirait sur sa blancheur.

Annunzio aimait, comprenait, et connaissait admirablement ce pays; il s'y plaisait et il y était, il y est encore adoré, adoré de tous les humbles. Sa bonté, sa charité, la grâce accueillante de son cœur n'y ont laissé que des amis. Et il se vantait même d'y connaître une très vieille sorcière basque, préparatrice d'herbes mystérieuses et de fleurs séchées. Il parcourait à cheval les sentiers de la forêt, ou aimait voir courir sur la plage fauve ses grands lévriers blancs, arqués et bondissants, si prompts et si puissants, à la fois arcs et flèches; en contemplant leurs bonds harmonieux, certes, il pensait à la forme, au rythme des strophes qui s'élancent un jour, vivantes et plus rapides que la pensée qui les conçoit, de l'âme même du poète.

Ces beaux lévriers, « chiens de Saint-Dominique », ont là leur maison pour eux

seuls, admirablement aménagée, installée. Leur réfectoire est charmant; de petites cloisons séparent leurs têtes pour que, tels des hommes, ils ne se précipitent pas sur la part de leur voisin.

Ils ont des frères nombreux, mais qui, ceux-là, sont élevés non au Moulleau, mais auprès de Paris; ces beaux greyhounds couraient autrefois dans toutes les courses de lévriers et ils habitent encore dans ce lieu au joli nom : « Grange de la Dame Rose ».

Mais il est temps, n'est-ce pas, d'entrer dans la maison du poète? Avec sa bonne grâce hospitalière il nous excusera de notre indiscrétion.

Tout y est combiné pour la douceur, le repos, la méditation, l'étude; dès l'entrée, les reliures des livres retiennent les yeux, et une délicieuse odeur flatte l'odorat. Le poète compose lui-même des parfums subtils, car il n'ignore aucune magie et il aime en imprégner sa maison tout entière.

Dans un demi-jour qui fait songer au salon d'un yacht, somnolent les meubles confortables et simples, amis de la sieste et du rêve, d'un gris vert, couleur d'océan comme les coussins sans nombre du salon, dont la grande baie voilée de rideaux verts donne sur la mer étincelante.

Un piano ouvert... Le maître de céans est musicien dans le plus secret de son rêve, et savant musicien... Pas un vieil auteur ignoré dont il ne connaisse le nom et l'œuvre, dont il n'ait compris le mystère harmonieux. Donc, des cahiers de musique épars, et partout des livres aux reliures précieuses, posés sur des tables avec leur perfection et leur secrète tristesse de petits tombeaux et aussi toute leur sorcellerie, puisque de ces tombeaux chacun peut évoquer l'esprit et la pensée, abolie même depuis des siècles. Partout aussi des bouquets, des fleurs groupées avec un goût charmant, un soin d'artiste; des moulages antiques, très pâles dans des coins d'ombre, et des flacons, des bibelots, des photographies de femmes vivantes

et de beautés mortes, des pétales odorants dans des coupes sombres.

Dans la salle à manger, toute jaune et dorée, la table est servie et succulente même au regard. C'est un art charmant que celui-là, qui a présidé au groupement des verreries vénitiennes, des flacons colorés diversement par les vins précieux, des bonbons dans les petites porcelaines, et des fleurs et des fruits, des fruits surtout, amoncelés avec le plus beau désordre, s'écroulant des jattes plates ou s'arrondissant hors des coupes creuses et profondes et de précieuse matière. On sent que le maître du logis sait savourer toutes les choses qui accompagnent la vie. Il en connaît l'art difficile, et de plus parvient à le réaliser, ce à quoi peu d'êtres réussissent avec ce raffinement et cette plénitude.

Dans l'escalier sont réunies toutes les photographies de tous les Saint-Sébastien qui ont été peints, dessinés, sculptés, au cours des siècles. Et c'est hallucinant de voir toujours, de marche en marche, ce

martyr criblé de flèches, cette poitrine que l'on finit par imaginer astre entouré de rayons... Beau symbole de l'art et de l'artiste.

Le cabinet de travail, mystérieux, contient une grande table à écrire sur toute la longueur de laquelle, parmi des photographies, les papiers, les lettres, s'étend en ligne serrée, en mille touches minces et bleues, un véritable clavier de télégrammes. C'est impressionnant aussi, toutes ces pensées qui ont voulu rencontrer la pensée du poète. Et puis je ne sais quoi de magique entoure toujours ce qui vient à lui, ce qui vient de lui.

Un grand moulage de l'Apollon de Delphes se dresse en face de cette table. Il tient dans sa main tendue une sorte de pierre bleue, intensément bleue, qui, paraît-il, est un poison violent... Puis sur une bibliothèque tournante remplie de livres s'ouvre, tel un immense papillon blanc et noir, un grand manuscrit — celui de la pièce « en travail » — un grand manuscrit

aux hautes pages couvertes de cette magnifique écriture, rare entre toutes, et dont les arabesques sinuent comme des signes sur des ailes.

Et encore des livres.

Et un grand bouquet d'œillets blancs aussi floconneux que s'ils étaient nés pour le poète de l'écume de cette mer, que l'on voit des fenêtres s'étirer au soleil.

Et comme inscription à la muraille : « Ecce Deus ».

Sans doute le Dieu qui inspire.

•

Avant de courir sur le sable de la petite plage qui est le jardin marin de cette demeure, on traverse une étroite galerie vitrée où sont alignés une quantité de tridents, de ces tridents avec lesquels les pêcheurs transpercent les thons.

Ils sont de formes diverses et leurs pointes, leurs lourdeurs et leurs rouilles, pourtant grossières, évoquent je ne sais quelles fêtes mythologiques : Neptune et ses tritons.

Sur la grève, un bateau, une vieille barque échouée que le poète a recueillie; elle s'appelle l'Astrolabe et, penchée dans le sable du jardin marin, elle rêve aux anciens voyages, honorée entre toutes les barques de finir ainsi ses jours errants chez le plus grand poète qui, né sur la mer, ait jamais chanté la mer.

Ah! comme ce poète sait aussi parler d'elle! Comme il décrit les pêches aux flambeaux qu'il fait parfois la nuit avec des pêcheurs dans le bassin calme et noir et reflétant leurs seules torches!

D'ailleurs que dire de la parole de d'Annunzio? On l'a nommé « l'Animateur », et nul adjectif n'est plus vrai. Il sait et connaît toutes les choses des sentiments et de la nature. Rien ne lui est étranger, ni des pays, ni des livres, ni des cœurs; il a lu, vu, connu et ressenti toutes choses. Sa conversation est prodigieuse. La plus lyrique fantaisie l'inspire.

On croit, en l'écoutant, que peu à peu s'ouvrent devant lui des portes fermées, et

la perspective merveilleuse de jardins, de rivages, de sites inconnus et défendus ordinairement aux mortels. Il possède des clefs mystérieuses, il vous révèle ce que vous ne savez pas de vous-même et découvre à vos yeux des horizons nouveaux. Et si sa parole est souvent un poème, son esprit n'en est pas moins vif, sûr et parfois acéré, sa gaieté prompte et vive, inimitable, familière mais ailée, et rien n'égale sa sûre et constante amitié.

Je n'ai voulu tracer qu'un léger croquis de la maison du poète. Du poète lui-même je n'ai même pas essayé d'appeler l'ombre; de ses œuvres, je n'ai pas osé parler : comment tenter d'exprimer l'admiration trop profonde et trop complexe que l'on ressent pour son génie? A vous, lecteur, d'évoquer à travers les strophes éternelles de ses poèmes, les lignes brûlantes du *Feu*, les pages ailées de *Forse che si...*, les soubresauts du *Triomphe de la Mort*, ce prodigieux artiste, ce cœur à la sensibilité plus

qu'humaine, impérissable et renaissant à l'infini de lui-même. Car Annunzio n'est plus maintenant sur le seuil de sa maison marine, vêtu de gris parmi ses chiens blancs et montrant d'un geste d'accueil au visiteur attendu, son nom ami flottant au faîte de la demeure, dans les couleurs parlantes des signaux. Il n'est plus là... Mais du front des armées d'Italie, sans doute se tourne-t-il parfois, avec émotion, vers cette charmante demeure de France, de la douce France qu'il a si noblement chantée, et au seuil de laquelle il regardait venir le Destin.

Car là, pendant qu'il rêvait au bord de la grève monotone, au seuil de la forêt mystérieuse, mûrissaient et se préparaient pour lui les inoubliables jours; les jours où, dans sa patrie retrouvée, il fut le chant de la grande poésie qui gronde et murmure au cœur secret des multitudes, la voix de tout un peuple, le cri d'appel et d'alarme du génie latin, et décida peut-être du sort d'une nation par la puissance de son verbe.

1915.

ADIEU LOTI!

Il me semble que je dois vous dire à mon tour adieu, ô vous toujours si cher et si lointain poète... Adieu? Pourquoi? Je ne vous ai presque pas connu, je n'ai fait que vous entrevoir au cours rapide de la vie changeante où tant de fois, où si souvent les êtres qui se rencontrent se disent adieu. Adieu! c'est le mot sans doute que vous avez le plus prononcé et le plus entendu et sans doute aussi le hasard ne réunit-il les pauvres passants d'un jour, d'une heure, que pour leur infliger ce mot de séparation. Tous ceux qui se joignent ou se rejoignent ne pensent pas que leur plaisir, leur joie, n'est que le prélude du chagrin à

venir, de la douleur momentanée ou définitive et que le salut de la rencontre heureuse, à l'esprit admiré, à la grâce espérée, n'est déjà que l'ébauche du geste triste et futur : adieu ! adieu ! Adieu. Dans tous les langages du monde ces syllabes solennelles ont retenti à votre oreille, ont prolongé leur écho dans votre âme émue et mélancolique, l'amour les a sanglotées, l'amitié les a répétées, la camaraderie, l'admiration, le respect, le regret, l'affection, la tendresse, les ont prononcées pour vous dans toutes les modulations et vous en avez connu tous les sons, toutes les gravités, toutes les résignations, tous les espoirs et surtout tous les désespoirs. Vous partiez. Vous partiez sans fin, et ceux-là qui vous avaient vu, ne fût-ce qu'une heure, ne vous oubliaient jamais plus. Votre bizarre et attrayant personnage, à la fois puissant et menu, gravait pour toujours dans la mémoire ainsi que sur un bas-relief impérissable votre profil pharaonique, votre œil trop grand et comme élargi et allongé d'avoir vu trop de

pays, trop de visages, trop d'horizons et trop de néant; votre œil changeant comme une vague, et votre nez égyptien, votre bouche serrée sur tant de secrets, votre front pur malgré tant de songes sous la crête des cheveux bruns... Qu'importait l'enfantillage de la poudre de riz et du rouge ! Dès que l'on avait connu votre regard, on ne pouvait plus plaisanter de ces frivolités, car on comprenait qu'elles n'étaient pas une coquetterie, mais la quotidienne horreur en face de tout ce qui se détruit; certes on n'osait pas en rire, pas plus que de l'embaumement de la momie, de ses baumes et de ses bandelettes rituelles... Et c'est avec respect, que l'on pensait à vous; vous petit et mince, taille étroite, mains douces et pieds un peu courts dont les souliers hauts, sonnant sur les parquets ainsi que des sabots de faune parachevaient ce que votre aspect avait d'étrange, ou plutôt d'inhabituel, de séduisant en même temps que d'immémorial : car malgré ce que votre être gardait en dépit de tout, de charme et

de jeunesse, il passait dans votre regard une tristesse séculaire et sur votre figure étroitement immobile, l'ombre même du temps qui fuit...

*
* *

C'est ainsi que Pierre Loti m'apparut, par une après-midi turque, sur le pont du yacht *Velléda*... Que d'années déjà depuis lors : 1906 ! Nous faisions une croisière sur le yacht du duc Elie Decazes avec des compagnons gais et charmants... Hélas ! eux aussi sont morts, et aussi l'hôte et maître du yacht, ami si joyeux, si parfait et si bon. Je pense avec émotion au joli bateau blanc serré dans sa coque verte comme un œillet fraîchement épanoui, qui au lieu de sentir le poivre, sentait le sel, à ce bateau sur lequel nous avons vécu tant d'heures heureusement paresseuses et que berçait toujours l'espoir de beautés nouvelles.

Par une aube toute voilée de gaze et de mousselines superposées, ainsi vraiment déguisée à la turque, sous des vapeurs à

peine roses, des brouillards blancs, des brumes d'opale, peu à peu soulevées et déchirées par les voix discordantes et entrecroisées des sirènes, nous vîmes lentement apparaître Stamboul, qui semblait s'éveiller à ces voix et répondre à ces appels magiques : dômes, minarets, cyprès, tours, verts rivages, mirage pâle et féerique, presque irréel et d'abord décevant comme un songe. Quoi ! n'est-ce encore que cela, cette Constantinople, cette Byzance fameuse entre toutes les cités, la tant convoitée, la tant célébrée, la ville des sultans et des mosquées, des turbans et des crimes ; des glaives et des pierreries, des mille et une nuits, et des mille et une confitures, des eunuques et des sérails, des femmes secrètes et des amours jalouses, des reflets et des tombes, des rêves et des poisons ? Et puis peu à peu sous le jour naissant, quand les formes et les contours se dessinent dans la clarté, quand apparaissent avec l'éclatante magie des eaux du Bosphore, la grande ondulation des navires, le tressaillement

innombrable et noir des mâts, des barques dans un air de plus en plus bleu, quand glissent les caïques, que les minarets chantent, que la blancheur des dômes se fait vivante, que le vent froid du printemps, venant des autres mers souffle avec des caprices sauvages, une curiosité passionnée commence à tourmenter le cœur du voyageur, pour la ville et le paysage, pour les eaux et pour les êtres, pour les vivants d'aujourd'hui, pour les vivants d'hier, de jadis qui dorment sous les stèles et sous tous ces cyprès, enfin pour tout le mystère que nous ont si magnifiquement dévoilé certains livres de Loti.

Or Loti commandait le stationnaire le *Vautour* et j'avais à lui remettre une lettre de mon père, c'est-à-dire d'admirateur à admirateur, du confrère à l'ami. *Velléda*, par hasard, fut ancrée tout à côté du *Vautour* à Top-Hané, et à cause de je ne sais quelle manœuvre et de la véhémence du courant l'ancrage de cette *Velléda* fut la cause d'une trombe d'eau qui s'abattit sur

un côté du *Vautour* et pénétra par un sabord ouvert dans la cabine même du commandant. Celui-ci fut, je le crains, un peu douché. Et nous aurions tous été inconsolables de cet incident involontaire et irrespectueux si le charmant Loti, dès que la lettre de mon père lui eut été remise, ne fût venu nous voir immédiatement nous apprenant lui-même de la plus gaie et amicale et pittoresque façon la mésaventure du matin !

Je le revois dans mon fidèle souvenir, vêtu d'une redingote grise et d'un gilet de velours noir, très ajusté et très romantique, assis sur le pont, dans un fauteuil d'osier dont le dossier bas laissait le buste se dessiner sur le ciel et la mer et tout l'horizon musulman... Certes, aucun portrait ne peut être plus « ressemblant », aucun « fond » ne peut convenir davantage à ce visage et à cet esprit, à cette tête et à cette âme. Car il me semble que la Turquie, résumée dans la physionomie de Stamboul contient tous les éléments du génie de Pierre Loti et

c'est pourquoi, sans doute, ce pays, cette ville, eurent sur ce grand poète, une influence et un prestige si complets, et si considérables.

N'a-t-il pas rencontré là, d'abord, mystère et rêverie, visages cachés, aventures bizarres, imprévu romanesque ou banal, toujours furtif, belles ombres voilées que les caïques peints entraînent sur les « eaux douces » d'Europe ou sur les « eaux douces » d'Asie, telles que les apparences de nos bonheurs, passés si vite, images mélancoliques, inconnues et glissantes, de la sournoise destinée ? N'a-t-il pas entendu là toutes ces prières sans réponse dans les mosquées saintes, et vu tout ce chatoiement de costumes, et tout ce grouillement de gens, et ces remparts barbares et superbes faits pour qu'y oscillent des têtes coupées, et ces ponts retentissants et tous ces navires sur ces détroits et ces mers, Corne d'or, Marmara, Bosphore, et ces charmantes maisons turques, couleur de vigne vierge à l'automne, et ces petits cafés

à l'ombre des platanes et ces roses regardant avidement par-dessus les vieux murs et ces tombes surtout, toutes ces tombes... N'a-t-il pas là d'abord supputé la somme de tous les efforts des hommes vers l'amour impossible et le bonheur insaisissable, des hommes perdus dans l'hostilité et la beauté des choses... N'a-t-il pas pleuré là sur le pauvre couple humain si petit au pied de la fresque immense, qui se rejoint pour un jour dans le bref désir et la douleur plus durable : la femme, malgré le danger, sa faiblesse et sa captivité, l'homme malgré ses devoirs, et l'appel perpétuel vers ailleurs. N'a-t-il pas accepté là cette douceur des agréments familiers qui tout de suite est vaincue par la grande menace terrible rôdant autour des bonheurs, par la séparation et le départ et les larmes... et tout cela, tout cela, si vain, déjà cendre, avant d'avoir été statue, déjà poussière, avant d'avoir formulé son chant ou poussé son cri, tout cela finissant dans la mort prompte et qui toujours guette, tout cela s'engouffrant sous ces stèles

peintes, et sous ces cyprès gigantesques, ces cyprès si hauts comme un deuil toujours plus grand, à Scutari d'Asie, à Eyoub, ou bien autour des murs près de la porte de Top-Kapou, lieu où repose Azyadé !

*
* *

Azyadé ! nom qui contient ainsi que Stamboul toute la poésie et toute l'âme de Loti, Azyadé qui lorsqu'elle s'éloigne dans sa barque, toute blanche dans ses voiles fantomatiques est l'apparence déjà presque invisible du désir et de l'amour et de la mort, et qui tendant en vain ses bras vers la rive et la vie semble s'en aller au gré de rames nocturnes et funèbres, dès son premier rendez-vous, vers les eaux noires et les pauvres ombres.

Azyadé ! Fantôme d'Orient ! deux étapes d'un amour : la femme réelle déjà fantôme, le fantôme plus vivant qu'une vivante. Oh ! qui dira la beauté terrible de ce second petit livre où il n'y a rien ? rien que de la brume et de la cendre, des contours éva-

nouis, des souvenirs incertains, des fumées dénouées? Livre plus triste et plus désespéré que l'*Ecclésiaste*, que le livre de Job, livre où parmi tout l'impalpable l'esprit ne touche que cela dans les ténèbres : la biblique horreur du néant de toutes les tendresses humaines et cet humble effroi de sentir que lorsqu'on croit refermer ses bras sur l'incompréhensible amour, on n'étreint déjà que la mort.

*
* *

Partout, dans tous les pays, sur tous les rivages, de Tahiti à la Bretagne de *Pêcheur d'Islande*, de la maison natale à l'île de Pâques, à l'Afrique et au *Roman d'un Spahi*, depuis le *Roman d'un enfant* jusqu'à l'Inde, au Maroc, au Japon, en Chine, de *Madame Chrysantème* à *Madame Prune*, de *Mon frère Yves* au Désert et à ses mirages, dans les bras sauvages de Rarahu, ou aux pieds furtifs des *Désenchantées*, que les noms de ces pages illustres soient *Ramuntcho*, *Fleurs d'ennui* ou *Propos*

d'Exil, tous ces livres sont les chapitres d'un livre immense qui pourrait porter les deux titres sous lesquels sont réunis quelques-uns des plus simplement déchirants récits de Loti : *Reflets sur la sombre route* ou le *Livre de la pitié et de la mort.* Pitié pour tout ce qui gémit, hommes et bêtes! Pitié pour cette angoisse de ne pas savoir et de ne pas comprendre, pour ces élans brisés, ces passions trop tôt finies, toutes ces clameurs sans écho, tous ceux qui se cherchent en vain, et qui s'ignorent encore après s'être trouvés! Pitié pour toute la douleur du monde et la tristesse informulée de ces âmes sans paroles, de ces humains que tourmente au fond de leur cœur joyeux ou sombre le grand étonnement d'être vivants. Vous avez demandé grâce pour tous, ô Loti! pèlerin infatigable qui cherchiez sans fin un dieu clément, de contrée en contrée, et qui partout n'avez trouvé que l'ennui, le regret, la peine, le désespoir et aussi comme un refrain perpétuel, cet amour, chanson que trop vite le vent em-

porte et que, jamais, en aucun pays, nul et nulle n'ont su ni entendu tout entière...

*
* *

Ce qui l'a parfois consolé, ce pèlerin mélancolique, c'est la splendeur du monde et de ses aspects divers, âpres, charmants ou beaux; ce qui l'a consolé, c'est la lumière éternelle sur les hommes passagers et les paysages durables; ce qui l'a consolé ce sont les fleurs, les parfums, les objets de chaque pays, les costumes, les robes, les couleurs, les arbres, les maisons, les jardins, les belles eaux et la jeunesse des êtres jolis, la grâce des femmes et des animaux et leur tendresse. Et puis cette magie qu'il se connaissait de pouvoir s'approprier tout cela, ainsi qu'un chasseur de papillons capte des papillons. Bien des voyageurs nous font d'intéressants récits et nous racontent fidèlement ce qu'ils ont vu et ce qui leur est arrivé, mais aucun d'eux n'a trouvé le sortilège grâce auquel Loti saisissait l'impalpable et nous faisait sentir l'invisible. L'âme

d'un pays, ces ailes que nul ne voit ni ne touche, lui il les prenait un instant, il les tenait, palpitantes, et restait tout poudroyant de ce contact merveilleux. Et puis, triste d'avoir un moment fixé ce qui ne peut l'être, il le faisait chatoyer et frémir dans ces phrases pourtant si simples, mais qui semblent se défaire à mesure qu'il les écrit; se défaire comme tout ce qui fut, et se désagréger et redevenir poussière, et tomber dans l'infini, parfois avec le poids subit de la poudre amoncelée dans le sablier, et participer de la durée en même temps que de sa fuite éternelle...

*
* *

... Pierre Loti nous invita tous à venir le voir sur le *Vautour*, et nous y passâmes une soirée ensorcelante dans son petit salon de commandant, tout parfumé de brûlantes pastilles et de narghilés et d'ambre et de rose. Un admirable Kawas anatolien en pantalons bouffants de mousseline et en veste cramoisie et dorée, introduisait les

invités. Parmi eux, une jeune dame turque énigmatique bien que dévoilée, nous intrigua par sa présence et son surnom de Balkis ; d'aimables officiers, l'un d'eux notre ami Claude Farrère qui n'avait pas encore écrit, je crois, l'*Homme qui assassina*, entouraient leur chef et leur maître de respects, d'affection, d'admiration fraternelle. On but le café épais dans les petites tasses emprisonnées de treillis dorés comme des dames turques derrière un grillage; on mangea toutes sortes de friandises, on bavarda et la demi-lumière des lampes rouges faisait briller une vitrine toute pleine de décorations extrêmement variées, et, au mur, suspendue comme un signe ou un nombre hermétique représentant, résumant toute une série de combinaisons, hasards, chiffres, dates, événements et circonstances : le moulage de la stèle d'Azyadé...

Cette soirée fut suivie d'invitations variées et toujours charmantes. Nous déjeunâmes chez l'ambassadeur de Perse où le portrait de Loti se parait d'un cadre de

diamants... Puis Loti nous mena voir une mosquée qu'il aimait : Mehmet-Fatilh en haut de Stamboul... Sur la place où s'élevait la mosquée, il y avait un petit café. Là Loti, s'assit et fuma un narghilé, en caressant un chat jaune qu'il affectionnait et venait visiter souvent. Tout en flattant ce chat dont la queue était aussi étroite et serpentine que le tuyau du narghilé, il nous avoua qu'il avait été bien fâcheusement surpris par notre arrivée à Stamboul et la lettre où mon père nous recommandait à lui. Ah ! comme il avait eu peur de s'ennuyer à mourir dans la compagnie de ces navigateurs amateurs, de ces gens de Paris qu'il ne connaissait pas ! Et cette crainte maintenant le faisait bien rire ; nous lui plaisions et il serait triste de notre départ...

Avant ce départ, il voulut nous donner un spectacle d'adieu et faire danser pour nous une belle Arménienne. Il fallait lui promettre le secret, car cette danseuse risquait de grands dangers si sa famille et ses protecteurs apprenaient qu'elle avait dansé

pour des chrétiens. Nous prîmes rendez-vous. *Velléda* n'était plus ancrée près du *Vautour* mais plus loin à Tchéragan, et, les uns en vedette, les autres en caïques nous nous rejoignîmes à terre. Des voitures découvertes nous attendaient et nous partîmes au grand trot dans des rues absolument désertes qu'inondait la clarté d'un puissant clair de lune et que peuplaient les aboiements lointains des chiens nocturnes. C'était une course mystérieuse, fantastique, dans ces quartiers muets que nous ne connaissions pas avec le vent froid du printemps sur la bouche. Peut-être galoperait-on ainsi toujours, toujours, dans le vide de ces rues lunaires et retentissantes. Mais un arrêt... (à Taxim je crois, faubourg de Péra) un petit café... une arrière-boutique, une salle nue, quelques chaises; un espace vide pour la danse et enfin la danseuse, l'Arménienne au beau visage, à la voix gutturale et aux merveilleux et sombres cheveux flottants, au corps souple, vigoureux, violent et voluptueusement sauvage qui dansa lon-

guement, éperdument, pour nous, en chantant et gémissant des paroles rauques que nous ne comprenions pas [1]. Et c'était si triste, la réunion si loin de leurs pays, de ces êtres qui ne se comprenaient pas et qui se sépareraient bientôt pour toujours, après le bref hasard de cette rencontre en ce lieu secret et perdu dans le désert d'une nuit de lune, que la grande nostalgie dont toute l'œuvre de Loti est étreinte, nous étreignit à notre tour et mouilla nos yeux, nos yeux étrangers qu'avait ravis la grâce barbare et passionnée de la danseuse arménienne.

*
* *

Et puis le temps sonna où nous nous dîmes vraiment adieu... Adieu! Loti vint une dernière fois à bord de *Velléda* acceptant nos remerciements et notre reconnaissante admiration avec cette réserve pleine de hauteur charmante qui lui allait si bien, enfin avec son air royal : souverain d'un

1. Claude Farrère a conté cet épisode dans une de ses plus belles nouvelles intitulée *La grande Muraille.*

pays qu'il n'avait pas encore atteint, mais où il savait devoir régner un jour... Nous nous saluâmes une suprême fois à la coupée; il descendit la petite échelle, sauta dans son caïque, et longtemps, nous le regardâmes s'éloigner sur les ondoyantes eaux turques : ses rameurs pesaient sur les larges rames et, à la poupe de l'embarcation où, petit et grave, il était assis, un long tapis pourpré traînait, épaississant le sillage et le reflet du soir rose...

Adieu Loti !

C'est ainsi, toujours, que je vous vois disparaître, même maintenant où je sais que, pèlerin perpétuel, vous êtes parti pour un plus noir voyage... Mais pour vous il n'y aura pas de repos... Vous êtes arrivé du fond du temps et de l'espace, du fond des âges, ô grand poète de tout ce qui passe, passant immortel, et de la vie à la mort, de la tombe à la naissance, errant, toujours errant... A mes yeux, vous vous êtes en allé sur le Bosphore crépusculaire cherchant les eaux douces qui d'Asie vous entraînent

aux eaux sombres, vers le Styx ou vers le Léthé.

Vous voguez, vous disparaissez peu à peu sur les flots sinistres; votre rameur devient le passeur funèbre; mais ce n'est que pour un soir dont vous reviendrez une fois de plus avec une nouvelle aurore. Vous reverrez la mer matinale et le soleil levant. Mais vous ne saurez plus que vous avez franchi les fleuves redoutables, et triste, errant toujours, incertain et traqué par cette incertitude, vous irez pleurant la vie qui s'écoule et qui se perd dans la mort; d'Océan en Océan, de rivages en rivages, de nouveau retentiront les échos des syllabes de l'exil, ces deux mots que tout bas pour vous je murmure : Adieu, Loti!

Juin 1923.

ERREURS DE JEUNESSE

PAR PIERRE DE RÉGNIER.

Erreurs de Jeunesse... Ce titre est ironique et amusant parce qu'il est à double effet : le jeune auteur nous raconte-t-il sous ce titre, des folies ou des mélancolies qu'il juge déjà très lointaines? (bien qu'il vienne à peine de coiffer Sainte-Catherine, ce qui pour un jeune homme et jeune poète ne peut être que la Saint-Quatrain) ou bien par excès de modestie juge-t-il que ces poèmes sont des erreurs? Là, nous ne sommes pas de son avis, car il n'est point de lecteur qui ne se laissera charmer par les dons, le naturel, la simple grâce de ce premier petit livre. Il me plaît

beaucoup et j'eusse aimé en écrire la préface. Mais Pierre de Régnier est d'abord trop indépendant pour supporter une préface, et veut se présenter tout seul; et ensuite il les juge tellement inutiles et ennuyeuses qu'il prétend qu'on ne les lit jamais... Mais comme il est également aussi beaucoup trop distrait pour s'abonner au *Courrier de la Presse* et pour lire un journal d'un bout à l'autre, il ne lira pas cet article et je vais en profiter pour parler de son premier « ouvrage » assez à mon aise... Et ma foi, si par hasard, il me lit, tant pis pour moi.....

Il se présente tout seul avec la paresseuse ingénuité du rosier qui offre ses roses; mais il a ceci de particulier que ses fleurs sont de toutes les couleurs et de plusieurs espèces; il n'appartient pas à ce que l'on appelle un « genre défini ». Les amateurs et les respectueux de la tradition le jugeront bien hardi et bien négligent; cependant que les jeunes ultras le traiteront de précoce retardataire et tout cela l'étonnera fort,

parce qu'il n'a point pensé à se ranger dans aucun parti, et que, avec une spontanéité parfaite, il a écrit ce qu'il était fait pour écrire, sans se préoccuper de mode ni d'opinion. Il est un classique en liberté et, après avoir dans ses jardins, dessiné et fleuri ses parterres, il n'hésite pas un instant à les piétiner en sautant par la fenêtre. Au début du volume se trouve une suite de sonnets dont quelques-uns — *Pétrouchka* — datent de sa quinzième année. N'oublions pas que son grand-père est José-Maria de Heredia, l'auteur des *Trophées*; non point pour trouver en ces sonnets, ressemblance : ils sont fort différents; mais pour nous complaire une fois de plus à ces jeux secrets de l'atavisme, qui font qu'un enfant porte en lui un rythme involontaire et que son aïeul a mesuré.

Il y a des vers d'une vision très personnelle dans cette suite de sonnets; ils sont plus descriptifs que sentimentaux; on dirait que l'émotion d'un jeune cœur en face de la vie et des choses s'y traduit d'abord avec une sorte de pudeur plastique; ils sont

à la louange des jardins, des paysages, des forêts :

Tu es belle et je t'aime, amoureuse forêt;
Car tu sais à celui qui marche sur ta mousse
Rendre l'instant présent mystérieux et frais,
L'amour plus ténébreux et la douleur plus douce.

Et puis, à mesure que la personnalité se développe et s'accentue, le poète échappe au cadre strict et s'émancipe; il reviendra pourtant au quatorzain à différentes reprises. Mais avec beaucoup de liberté dans la rime et dans la coupe du vers, de souplesse, d'aisance et d'originalité; tels *Six moix après, Regrets, La lettre pour ta fête, Le Matou, Corrida, Minuit,* etc... où le choix des mots, des images, le son du vers, son arabesque ou son ondoiement ne permettent pas de se tromper; ils sont d'un poète né : compliment fort modeste puisque ce don-là est, de tous, le plus involontaire.

*
* *

Et enfin, nous arrivons à *Erreurs de Jeunesse* proprement dites, où nous sont

présentées maintes jeunes dames et jeunes filles dans des petites pièces tendres, impertinentes, gracieuses et fantaisistes; à mon avis, ce sont les plus originales et les plus séduisantes du volume : elles révèlent une sensibilité fort particulière, à la fois enfantine et profonde, fruste et subtile, désinvolte et tourmentée... d'un attrait charmant. Ces courts poèmes ne sont pas toujours très respectueux, ni pour lesdites dames et jeunes personnes, ni pour les rimes, ni pour les sévères lois; si certaines strophes sont assez « négligées » elles se sauvent de la désapprobation par la gentillesse et l'esprit de leur « tour », le plus français du monde; joignez à ce « tour » si français, à cette ironie émue, une indolence de pays chaud que réveille souvent une flamme espagnole et surtout, surtout, deux qualités qui sont bien rares : la simplicité, la jeunesse; voilà les traits principaux de ce charmant recueil. N'oublions pas la vision aiguë de tout ce qui est moderne, le sens cru de notre bariolage actuel; Pierre de Régnier sait voir les

contours et les formes en même temps qu'il en reçoit l'impression directe et il sait aussi choisir le mot, l'expression, qui traduit avec une force brève, la sensation et l'image. Exemple : les trois strophes de *Couleurs, Chaloupée, Vogue, G. 7, Sérénade, le Vin, l'Amour et le Tabac, Lettre écrite dans un bar,* etc.

Pour beaucoup de jeunes auteurs, le Parnasse, c'est le Montmartre de l'Abbaye ou du Garron ; on y boit avec des « mossers » l'eau magique de la source Aréthuse ; et si on leur affirmait que les Muses ont passé au « Jardin de ma sœur » ou au « Perroquet » ils riraient et les appelleraient « les neuf poules ». Et elles n'en seraient pas moins les muses... ayant apporté en passant quelque don mystérieux à cette jeunesse irrespectueuse et bien douée. Cette poésie spéciale des nuits de Paris, nous la respirons donc aussi dans *Erreurs de Jeunesse,* avec la monotonie sombre ou lumineuse de ses plaisirs quelquefois si mornes. Mais, chez l'auteur, elle fait place le plus souvent

à la poésie du sentiment espéré ou regretté, à ce désir vain de l'amour et du bonheur qu'expriment avec tant de naïveté pathétique, des poèmes comme *Amitié, Rideau, Sérénade, Illusion, le Feu* et ce *Masque* qui termine le livre par son sanglot caché sous le « loup » du plaisir, de ce carnaval au visage de deuil qui est le symbole de tant de choses humaines.

On ne fait bien connaître les poètes qu'en les citant. Je choisis cette seule pièce : *Amitié* (car la place me manque), elle vous donnera un des aspects de ce jeune talent ; et puis je m'arrêterai, car sans cela vous m'accuseriez de trop grande prédilection. Pourtant n'est-il pas juste de saluer le premier livre d'un jeune poète ? Et quand vous aurez lu ce livre, vous ne m'en voudrez point de l'avoir fait.

AMITIÉ

Évidemment, nous sommes toujours camarades
Et nous sortons encore ensemble pour le thé,
Échangeant des propos inutiles et fades
Entre l'indifférence et l'amabilité.

Je ne vois pas très bien quel plaisir est le nôtre...
Je suis presque gêné de ton regard trop doux.
Par hasard nous parlons de tout ce qui fut nous
Mais comme s'il s'était agi de quelqu'un d'autre...

Et tous mes chers instants de folie étonnante
Quand je rentrais chez toi, se bornent aujourd'hui
A te baiser la main sur un trottoir en pente
Sous l'œil désobligeant d'un chauffeur de taxi.

Le plus triste de tout, c'est que je t'aime encore
Et pourtant j'en ressens tant d'inutilité
Que je n'oserais plus te dire : je t'adore,
Moi, lointain possesseur de ta jeune beauté;

Alors ô mon amour qui n'est plus qu'une amie,
Ouvre aujourd'hui tes bras qui m'ont longtemps bercé
Et permets-moi, mon Souvenir, je t'en supplie,
De pleurer sur ton cœur présent ton cœur passé.

Mai 1924.

TABLE

TABLE

Ronsard 5
A Propos des Trophées. 15
La Maison du Poète. 35
Adieu Loti! 51
Erreurs de Jeunesse. 71

Ce livre, H de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 mars 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 AL67 C001 v.5-8
Alphabet des lettres.
3 0112 089036674